

Le rationalisme, une idéologie en péril

Dominique Tassot

Présentation : Après trois siècles durant lesquels les idées ont paru gouverner le monde, il semble désormais que les idéologies s'essoufflent. Le rationalisme en fait partie : le progrès des connaissances, l'administration méthodique des hommes et des choses, les objectifs chiffrés, etc. n'ont pas apporté le bonheur ni l'abondance générale que Renan, par exemple, promettait en 1890, à condition « d'organiser scientifiquement l'humanité » : « scientifiquement » voulait dire sans Dieu. La pénibilité du travail, la guerre et la vieillesse n'ont pas disparu. Des miracles divins sont toujours d'actualité et les moyens modernes de communication en assurent la diffusion à une vitesse et à une échelle jadis impensable. Certes le naturalisme sévit toujours – le transhumanisme en est la preuve –, mais il est raisonnable de penser qu'il jette ses derniers feux.

La vision scientiste du monde doit certainement beaucoup au programme que fixait Descartes à la fin de son fameux *Discours de la méthode* : « *parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, [...] et ainsi nous rendre **comme maîtres et possesseurs de la nature**. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, **sans aucune peine**, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, [...] et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse¹...* »

Rétrospectivement, l'humanisme et même le « transhumanisme » actuel se trouvent ici annoncés : quoi de plus désirable en effet, semble-t-il, que le confort et l'immortalité ?² Mais il y avait là, en germe, comme une déification de la raison humaine, devenue autarcique par le recours à quelques principes abstraits dont toutes les connaissances savantes pourraient se déduire.

¹ René DESCARTES, *Discours de la méthode* (1637), Paris, Vrin, 1966, avec introduction et notes par Étienne GILSON, 1966.

² On pense ici aux grands de ce monde qui, sans être malades, passent deux heures par jour en ambiance d'oxygène surpressurisée afin de retarder le vieillissement de leurs cellules.

Que l'existence de Dieu figurât parmi les principes métaphysiques de Descartes n'empêcherait pas, en effet, à terme, une scission entre le « Dieu des philosophes et des savants » et le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », celui qui intervient dans l'histoire des hommes. Surtout, comment ne pas voir ici la reprise, quelques millénaires plus tard, de la tentation primordiale : « Vous serez comme des dieux³ » avait promis le Serpent à Adam et Ève. Le grand art, en matière de mensonge, consiste à induire en erreur en ne disant que des choses vraies. Or Adam avait été créé « à l'image de Dieu » comme il est écrit : « *et Dieu créa l'homme à son image : c'est à l'image de Dieu qu'Il le créa*⁴. *Homme et femme il les créa* » (Gn 1, 27). Il s'agissait donc, pour Adam et Ève, de devenir ce qu'ils étaient déjà, mais d'y atteindre par eux-mêmes, par transgression, suivant la tentation diabolique, et non par grâce divine comme le voulait leur Créateur. De même, Adam a bien été créé le maître, sinon le possesseur, de la nature : « *Que [l'homme] domine*⁵ *sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail et sur toute la terre [...]* » (Gn 1, 26, répété presque à l'identique au verset 28, avec le même verbe hébreu *רדה* *radah*, « dominer »). Et le psalmiste confirme : « *Tu as établi [l'homme] sur les œuvres de Tes mains. Tu as mis toutes choses sous ses pieds, brebis et bœufs, et de plus les animaux des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer et tout ce qui parcourt les sentiers des mers*⁶ » (Ps 8, 6-9).

³ « Comme Élohim », dit le Texte hébreu.

⁴ Notons la symétrie parfaite des deux membres de phrase, confirmant l'importance d'une affirmation déjà prodigieuse par elle-même.

⁵ Le verbe français « dominer » renvoie au latin « *dominus* », le maître de la maison (*domus*), maison qu'il va diriger « en bon père de famille », selon la formule du Droit civil. Cette domination responsable n'a donc rien à voir avec l'exploitation inconsidérée, voire le saccage, des ressources naturelles : minérales, végétales ou animales. En particulier la manipulation utilitariste – voire luciférienne – des génomes et l'introduction de substances nocives... Les courants écologistes qui attaquent le christianisme en raison de ces versets prouvent par là qu'ils ne savent pas les lire comme il se doit : en méditant sur le sens des mots, en cherchant à les comprendre avec toute l'épaisseur et la profondeur de sens dont leur Auteur les a dotés. Notons qu'en Gn 1, 28 se trouve le verbe hébreu *כבש* *kavash* « soumettre » (la terre).

⁶ C'est ce dernier verset 9 qui avait inspiré à Matthieu Maury la découverte des grands courants océaniques ; cf. « Vie et philosophie de Matthieu Fontaine Maury, Pionnier de la mer », *Le Cep* n° 24 & 25, 2003.

La vision biblique du monde ayant cours en Europe jusqu'à Descartes n'avait donc rien qui s'opposât à une domination des hommes sur une nature que Dieu avait placée dès l'origine à leur service. Mais, là encore, gisait une différence dans le rapport à Dieu. La nature, en effet, n'est plus telle qu'au Commencement la Parole la créa. La Chute porte à conséquences, principalement la pénibilité du travail et une limite aux jours mesurés à l'homme. Le programme cartésien est donc à la fois conforme et opposé à notre mission sur terre. Conforme, tant qu'il s'agit de connaître les raisons des choses et de vaincre l'hostilité accidentelle de la nature. Opposé, dès lors qu'il s'illusionne sur la possibilité d'y parvenir « sans aucune peine », en surmontant le vieillissement, les maladies et même la mort ! Au lendemain du décès de René Descartes, la *Gazette d'Anvers* publia cette notice nécrologique : « *Il est mort en Suède un fol qui disait qu'il pouvait vivre autant qu'il voudrait*⁷. »

La mécanisation des tâches serviles⁸, libérant l'homme pour des loisirs, la vie sociale ou la prière⁹, avait commencé bien avant Descartes, mais elle n'annule aucunement la sentence portée par Dieu : « c'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré » (*Gn* 2, 19). La peau du front concentre, il est vrai, les glandes sudoripares, mais il est tout aussi vrai que l'outil motorisé qui remplace la bêche a nécessité pour son invention, sa fabrication, son entretien et sa conduite, une intense activité neuronale dans les lobes frontaux. Le confort moderne repose en partie sur l'esclavagisme pratiqué en maints lieux du globe. D'ailleurs, même si une économie christianisée venait remplacer l'actuel système de la division internationale du travail et permettait

⁷ Charles ADAM, « Quelques questions à propos de Descartes », *Revue des cours et conférences*, t. 38, 1937, p. 585.

⁸ Il faudrait y inclure les tâches administratives aujourd'hui effectuées par l'intelligence artificielle. Pour le voyageur, le GPS vient remplacer le guide de jadis. La civilisation antique, adonnée à l'esclavage, n'avait pas connu cette motivation ; cf. D. TASSOT, « L'Église et l'esclavage », *Le Cep* n° 5, octobre 1998.

⁹ Les monastères jouèrent ainsi un rôle décisif dans les progrès techniques médiévaux : les moines ne disposaient pas de tout leur temps pour produire, puisqu'ils devaient en dégager pour l'office quotidien et la prière personnelle.

d'instaurer un juste prix des biens et des services, il n'en resterait pas moins que l'apparent « progrès technique » s'achète au prix de préoccupations constantes, de tensions, de conflits, d'insatisfaction, de ressentiment, etc. ; menant à des taux de suicide jusqu'alors inconnus dans l'histoire de l'humanité. Loin que le commerce international fasse disparaître les guerres, comme l'avaient postulé les économistes du XVIII^e siècle, il est devenu difficile de nier une dimension économique ou monétaire dans bien des conflits armés. Et la permanence de ces conflits a même fait surgir une discipline académique pour en étudier les raisons : la polémologie (du grec πόλεμος *polémos* « bataille, guerre »). Son fondateur, Gaston Bouthoul (1896-1980), avait cru un moment qu'une étude rationnelle des guerres passées permettrait de les éviter à l'avenir : quoi de plus irrationnel que le recours à la violence ! Son *Traité de polémologie*¹⁰, sorti il y a un demi-siècle, n'eut pas l'effet escompté, même s'il valut à son auteur le Prix international de la Paix, en 1970.

Tout se passe donc comme si une sorte de malédiction vouait les efforts des rationalistes à l'échec, fût-ce après un succès apparent. La liberté fait partie des revendications de la modernité, une liberté entendue comme la possibilité et le droit de faire ce que chacun juge bon pour lui-même. Il est clair que la technologie moderne permet de se déplacer, de se contacter les uns les autres, d'accéder à l'information, de varier ses aliments, etc. comme il n'a jamais été possible de le faire jusqu'à présent. Et, en référence à « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Gn 2, 9), notre Droit y ajoute une liberté de transgression qui va jusqu'à nier un ordre moral objectif et qui pose le relativisme comme une manière de principe. Dans le même temps, lois, règlements et normes s'abattent sur nous de tous côtés, imposant maints objets, comportements et pensées, comme si la conscience morale – qui demande à être formée – n'avait pas été prédisposée, justement, pour nous éclairer sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire.

Un art libéral par excellence comme la médecine est désormais si encadré que le médecin, tenu par des protocoles détaillés, surveillé par le traitement informatisé de ses prescriptions et des analyses demandées, sera bientôt contraint à

¹⁰ G. BOUTHOU, *Traité de polémologie*. Sociologie des guerres, Paris, Payot, (1970) rééd. 1991.

s'effacer devant l'intelligence artificielle. Il est vrai que la profession ne sut pas résister à la tentation subie depuis le XIX^e siècle : en prétendant devenir une « science », la médecine bénéficia certes de l'autorité intellectuelle accaparée par les savants rationalistes, mais ce fut en oubliant le vieil adage d'Ambroise Paré : « je le pensai ; Dieu le guérit. »

La *vis medicatrix naturæ* (le pouvoir curatif de la nature) n'obéit pas à nos doctrines thérapeutiques, pas plus que l'univers n'obéit servilement aux lois, même mathématisées, que nous lui attribuons. Les lumières de la raison, parfois pénétrantes mais parfois brumeuses, ne sont pas la raison même des choses. Selon le mot de saint Bernardin de Sienne : « *La nature a sa propre nature qui est de faire la volonté de Dieu.* »

Il est flagrant que la question des miracles fut, depuis trois siècles, la pierre de touche du rationalisme. « *Les miracles ne surprennent qu'en raison de notre ignorance* » écrit Spinoza dans son *Tractatus theologico-politicus*. En 1828, l'exégète Heinrich Paulus expliquait dans sa *Vie de Jésus* que les miracles rapportés dans les Évangiles indiquent tout simplement que les témoins oculaires ne connaissaient pas les causes secondes et naturelles derrière l'événement. Les guérisons, par exemple, provenaient des connaissances médicales exceptionnelles de Jésus. Et en 1863, le livre le plus influent du siècle (avec *De l'Origine des espèces* en 1859) fut la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan. Il y écrit : « *Si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs. [...] Par cela seul qu'on admet le surnaturel, on est en dehors de la science, on admet une explication qui n'a rien de scientifique, une explication dont se passe l'astronome, le physicien, le chimiste, le géologue, le physiologiste, dont l'historien doit aussi se passer. Nous repoussons le surnaturel par la même raison qui nous fait repousser l'existence des centaures et des hippogriffes : cette raison, c'est qu'on n'en a jamais vu. Ce n'est pas parce qu'il m'a été préalablement démontré que les évangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles qu'ils racontent. C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : "Les Évangiles sont des légendes ; ils peuvent contenir de l'Histoire, mais certainement tout n'y est pas historique"*¹¹. »

¹¹ E. RENAN, *La Vie de Jésus*, 1863, p. 10. La 13^e réédit. remaniée, publiée à Paris par Michel Lévy & Frères, en 1867, sert aujourd'hui de référence.

Et sur le tard, en 1890 : « *Ce n'est pas d'un raisonnement, mais de tout l'ensemble des sciences modernes que sort cet immense résultat : il n'y a pas de surnaturel*¹². » Le paradoxe est que les rationalistes tels que Renan prétendaient s'appuyer sur la science, donc sur les faits, mais refusaient par principe d'examiner les miracles éclatants qui se déroulaient sous leurs yeux, sur l'Ancien comme sur le Nouveau continent. En 1711, alors que naissait l'archi-sceptique David Hume, une fillette de neuf ans, nommée Anne Gluszynski, fut retrouvée morte dans son lit le 1^{er} février, en Pologne. Son père – qui avait été sceptique jusqu'à ce qu'il fût guéri d'une maladie mortelle par les prières de saint André Bobola, un jésuite martyrisé peu avant – pria avec sa mère ce même saint André d'intercéder pour elle au moment précis où un prêtre gréco-catholique récitait ces mots de l'Évangile : « *L'enfant n'est pas morte mais elle dort.* » Il est reconnu qu'à l'instant même Anne remua la tête, reprit conscience et se mit à marcher. Cet exemple n'était nullement exceptionnel ou éphémère pour ceux qui croyaient de la même foi vécue par les saints. Une lettre adressée par les évêques de Pologne au pape Benoît XV, en 1920, atteste de plus de 350 miracles vérifiés sous serment et obtenus par l'intercession de saint André. Dont 11 cas de personnes ressuscitées et plus de 15 cas où des aveugles recouvèrent la vue¹³.

¹² E. RENAN, *L'Avenir de la science*. Pensées de 1848, Paris, Calmann Lévy, 1890, p. 47.

¹³ Signalons ici le cas tout récent de sœur Wilhelmina Lancaster (1924-2019). Cette bénédictine américaine avait passé 50 ans dans un institut de religieuses noires vouées à l'éducation de jeunes filles noires. En 1995, elle put fonder à Gower, dans le Missouri, la congrégation des Bénédictines de Marie Reine des Apôtres, qui se distingue par trois traits originaux. Le plus connu est l'enregistrement et la diffusion de chants et de musique religieuse (les moniales chantent durant cinq heures chaque jour) ; le deuxième est l'usage de la liturgie latine ; le troisième, peu connu, est l'adhésion sans compromis à la doctrine catholique traditionnelle de la création du monde par Dieu telle qu'elle a été définie au concile de Latran IV en 1225 et réitérée à Vatican I en 1870 : *In principio* [et non au fur et à mesure des millions d'années de l'évolution], *ex nihilo* [et non à partir de créatures préexistantes], *simul* [et non selon une succession de créations allant du simple au complexe]. La sœur Wilhelmina mourut la veille de l'Ascension 2019, il y a quatre ans. Sa dépouille fut exhumée le 18 mai dernier, jour de l'Ascension, pour être transférée dans l'église abbatiale, conformément au privilège des fondateurs

Pascal avait bien vu venir le « désenchantement du monde » que le rationalisme allait provoquer ; il écrivait à ce propos : *« Je ne puis pardonner à Descartes : il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. »*

L'idée d'un univers régi par des lois naturelles, mais avec une nature fonctionnant selon des lois d'airain sur lesquelles Dieu ne peut plus intervenir, même s'Il les a posées au Commencement, cette idée est non seulement fausse mais tragique. Elle empêche nos contemporains de comprendre ce qu'ils sont en train de vivre. Elle opère une nouvelle dialectique du maître et de l'esclave. Avec l'informatique plus encore qu'avec la mécanique, l'homme devient désormais l'esclave de sa créature, tenu de suivre pas à pas les consignes qu'elle lui donne, d'y conformer ses gestes et de bien lui apporter les réponses qu'elle attend.

Suivre le protocole ou l'étiquette fut un temps le prix à payer pour vivre à la cour des princes. C'est aujourd'hui le lot quotidien des pianoteurs ès claviers, mais avec une différence de taille : on pouvait jadis passer en force, bousculer un laquais ou pousser une porte – à ses risques et périls bien sûr ! La force est la capacité d'agir par soi-même et c'est désormais la machine qui la possède tout entière. Nul ne peut la vaincre qu'en entrant dans le dédale de ses algorithmes. Cette forme d'esclavage frappe bien justement ceux qui viennent de rejouer la révolte d'Adam et Ève contre l'unique consigne – et simplement négative – qui leur avait été imposée, consigne dont la sagesse nous apparaît rétrospectivement plus prévenante que jamais. L'humanisme puis le transhumanisme conduisent à un monde devenant inhumain à force d'être déshumanisé, de par les multiples contrôles croisés en temps réel que la « toile » mondiale permet désormais. Il y eut donc quelque part une erreur, mais où ? Où la découvrir sinon dans le Livre de Vie, le livre de Celui qui est la vie ?

d'ordre ou de couvents. Le cercueil s'étant fissuré au fil des ans, l'humidité du sol y avait pénétré et une épaisse couche de moisissure recouvrait la défunte vêtue de son habit religieux. Pourtant, sous la moisissure, l'habit et le corps ont été trouvés intacts, incorrompus.

À ces naturalistes qui niaient la survie de l'âme dans un autre monde, les sadducéens, Jésus réplique avec une formule qui répond d'avance aux prétentions des rationalistes antichrétiens de la modernité : « *Vous vous égarez parce que vous méconnaissiez les Écritures et la puissance de Dieu* » (Mt 22, 29). À force de dévaloriser le sens littéral de l'Écriture, en négligeant l'assistance que l'Esprit Saint apportait à ses auteurs humains, et de surestimer en même temps la qualité des certitudes que donnent les différentes sciences, l'exaltation de la raison humaine¹⁴ ne pouvait qu'aboutir à une impasse.

Dieu ne cesse pas d'exister quand sa créature décide que l'univers fonctionne très bien sans Lui. L'humilité est peut-être la vertu qui a le plus manqué aux savants des trois derniers siècles¹⁵, mais le moment est peut-être venu d'un nouveau départ. Il suffirait de reconnaître que les deux grandes théories qui soutiennent notre modernité sont des mythes, pour qu'un nouveau départ devienne possible, profitant de tous les accomplissements technologiques utiles, mais en remettant l'homme à sa juste place de serviteur à la gloire seule du Seul Très-Haut. Alors, après l'épisode rationaliste que vient de connaître l'aventure humaine, nous pourrions recommencer à construire sur le Roc.

In memoriam :

Louis-Hubert Remy (9/01/1943 – 8/03/2023)

Disciple de Jean Vaquier et du marquis André de La Franquerie, Louis-Hubert Remy avait organisé jadis à Montpezat plusieurs universités d'été (une nouveauté à l'époque !) dans lesquelles l'historicité et l'inerrance scientifique de l'Écriture furent enseignées. Il assista à nombre de nos colloques, y étalant souvent

¹⁴ En 1793, lorsque la Convention, se sentant fragile, comprit qu'il fallait une religion pour le peuple, ce fut la « déesse Raison » qu'elle se proposa d'introniser à Notre-Dame de Paris, dans une cérémonie dérisoire, presque plus ridicule que blasphématoire. Un tel choix, à un tel moment, présageait l'impasse où nos rationalistes sont désormais acculés.

¹⁵ Relire à ce propos l'art. de J. de BEAUSOLEIL, « L'humilité du scientifique », *Le Cep* n°2, février 1998.

un vaste assortiment de livres d'occasion. *Timeo hominem unius libri* (« Je crains l'homme d'un seul livre »). S'il est un homme qui prit à cœur cette maxime de l'Aquinate, ce fut bien lui. Bibliophile invétéré mais surtout lecteur infatigable, il attira l'attention sur l'école antilibérale du XIX^e siècle, notamment sur Mgr Gaume. Il fit beaucoup pour cette redécouverte et encouragea la réédition de ces auteurs, en commençant par les petits tirages photocopiés des Expéditions Pamphiliennes, jusqu'à la vaste collection que proposent aujourd'hui les Éditions Saint-Rémi en tirant parti des moyens modernes de reprographie. Signalons un projet qui lui tenait à cœur depuis des décennies et qu'il ne put réaliser que récemment, par souscription : la réédition du *Tableau synchrone et universel de la vie des peuples*, publié par l'abbé Augustin Michel en 1866. Il s'agit d'un monument de savoir et d'un modèle de présentation, l'histoire du monde antique y étant insérée dans le cadre chronologique de la Bible, sur 33 tableaux en couleurs de 54 par 68 cm !

Catholique intransigeant et légitimiste sans nuances, il sut faire connaître le *Testament* de saint Rémi et la « triple donation », acte officiel de sainte Jeanne d'Arc et du roi Charles VII, qui renouvelle le pacte conclu entre Dieu et la France, acte juridique signé à Saint-Benoît-sur-Loire, le 17 juillet 1429, peu avant le sacre. Il avait fait à ce sujet, avec son épouse Marie-Christine, une recherche poussée, aboutissant à un gros livre fouillé, *La Vraie Mission de sainte Jehanne d'Arc : Jésus-Christ roy de France*, (2012). Il était alors intervenu à notre colloque de Nevers en 2003 avec une conférence intitulée « L'Histoire est divine ». Âme de feu et orateur captivant, ce n'était pas l'homme des demi-mesures ni des compromis, tant dans sa vie religieuse que dans ses opinions politiques. Il le montra encore à la toute fin, sur son lit de souffrance, en refusant les analgésiques. À ce titre, il gagna le respect, même de ceux qui n'acceptèrent pas de suivre ses conclusions jusqu'à leur terme.

À temps et à contretemps, il aura bien appliqué le précepte évangélique « que votre oui soit oui, que votre non soit non ». Nul doute que le Maître qu'il a ainsi voulu fidèlement servir saura rétribuer ses mérites. *R.I.P.*

SCIENCE ET TECHNIQUE

« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence. »
(Bossuet)

La dette et l'effondrement de l'Antiquité¹

Michael HUDSON²

Présentation : Professeur d'économie à l'Université du Missouri, Michael Hudson a depuis longtemps critiqué l'économie financiarisée actuelle et les dérives où a mené ce capitalisme dont les économistes classiques faisaient une panacée, y voyant même le moyen de supprimer les guerres. Dans son tout dernier livre, paru cette année, *L'Effondrement de l'Antiquité*, il nous amène à relire l'histoire à la lumière du traitement politique de l'endettement des particuliers. Dans le Code d'Hammourabi, à Babylone, comme dans le *Lévitique*, une limite de temps était fixée à l'endettement : tous les 50 ans, le débiteur asservi retrouvait sa terre et sa liberté. Jésus-Christ fait allusion à cette remise des dettes dans le *Notre Père*. En revanche, la Grèce à partir du V^e siècle avant Jésus-Christ, puis Rome, furent des sociétés esclavagistes, réservant la citoyenneté à une petite minorité. On pourra trouver réductrice cette lecture économique influencée par Marx, et donc matérialiste, de l'Histoire, mais la force de la démonstration est ici amplifiée par la comparaison avec l'actuel fonctionnement des États-Unis, où une tonitruante démocratie agit en réalité comme une oligarchie financière pour laquelle le bien commun n'est pas l'objectif. Ce sera aussi l'occasion d'éviter l'admiration béate d'une Antiquité qui comprit très vite pourquoi (ou plutôt pour qui) le christianisme représentait un danger.

Colin Bruce Anthes – Bienvenue dans *L'Analyse*. Je suis Colin Bruce Anthes. Nous allons aujourd'hui jeter un premier

¹ Entretien repris (et adapté) sur le site UNZ du 21 avril 2013 :

<https://unz.com/mhudson/debt-and-the-collapse-of-antiquity/>

Nous avons conservé le style oral de cet entretien avec Colin Bruce Anthes, analyste en économie et politique, ayant reçu une formation philosophique.

² Michael Hudson a enseigné aux États-Unis et en Chine. Il a conseillé des gouvernements, y compris au Canada. Il a, à la fois, travaillé à Wall Street et exposé en détail les pratiques de Wall Street. On se reportera utilement à l'art. d'Ellen BROWN, « La clé d'une économie durable a 5 000 ans », *Le Cep* n°90, mars 2020, p. 43.

coup d'œil sur le nouveau livre de Michael Hudson : *L'Effondrement de l'Antiquité*³.

Michael Hudson – Lorsque les empereurs romains annulèrent les dettes, il s'agissait en grande partie d'annuler les dettes des riches. Un peu comme les récents renflouements bancaires de la Silicon Valley Bank et des banques aux États-Unis. Les riches n'ont pas à payer les dettes, mais si vous n'êtes pas des leurs, vous devez payer vos dettes. C'est le principe de base, et c'est ce que l'Amérique appelle la démocratie.

C. A. – Le Dr Michael Hudson apporte depuis longtemps de la clarté historique à l'économie politique. Dans ses livres comme *Killing the Host* (2015) et *J Is for Junk Economics* (2017), il a montré comment les économistes néoclassiques ont transformé les termes de l'économie politique en leurs contraires, créant des marchés libres pour les rentiers plutôt que libérés d'eux-mêmes. Ses recherches sur les premières pratiques de création et d'annulation des dettes ont été au cœur du succès fulgurant du livre de David Graeber, *Debt : The First 5 000 Years* (2011).

Le Dr Hudson vient de publier un nouveau livre intitulé *L'Effondrement de l'Antiquité*, examinant comment les pratiques devenues problématiques dans l'ancien Empire grec, puis accélérées dans l'ancien Empire romain, ont conduit cet Empire à se transformer en un État rentier et à s'effondrer de l'intérieur. C'est une trajectoire fascinante qui passe par les anciens philosophes et réformateurs grecs, l'assassinat de Jules César, la montée de Jésus, l'inversion du christianisme et la réécriture du *Notre Père*. Mais le Dr Hudson ne se contente pas de donner un compte rendu historique, il s'attaque également à une tendance inquiétante parmi les économistes contemporains, consistant à contourner l'histoire de la lutte entre créanciers et débiteurs, suivant ainsi les néoclassiques, alors que les mêmes problèmes s'accroissent aujourd'hui.

J'ai pensé qu'une bonne façon de commencer serait de jeter un œil sur quelques citations que vous donnez dans votre livre, une de Cicéron et une de Plutarque.

³ M. HUDSON, *The Collapse of Antiquity. Greece and Rome as Civilization's Oligarchic Turning Point*, Dresde, Islet-Verlag, 2023.

Cicéron était très opposé à l'annulation de la dette et Plutarque très opposé à ceux qui recouvraient les dettes. Je vous demanderai de commenter de quelle manière cette tendance se répercute à travers les âges. Voyons d'abord Cicéron :

« Les hommes qui administrent les affaires publiques doivent d'abord veiller à ce que chacun garde ce qui lui appartient et que les particuliers ne soient jamais privés de leurs biens par des actes publics, car les communautés politiques et les citoyennetés ont été constituées spécialement pour que les hommes puissent continuer à détenir ce qui leur appartenait. »

Cela ressemble beaucoup au discours de l'establishment politique d'aujourd'hui. Voici maintenant ce qu'en dit Plutarque :

« La cupidité des créanciers ne leur apporte ni plaisir ni profit et ruine ceux à qui ils font du tort. Ils ne cultivent pas les champs qu'ils prennent à leurs débiteurs, ni ne vivent dans leurs maisons après les en avoir expulsés. »

Voulez-vous nous dire comment ces citations reflètent une bataille qui dure depuis plusieurs milliers d'années ?

M. H. – Rome a légué à l'Occident un Droit axé sur les créanciers, en protégeant vraiment les créances financières de l'oligarchie, les 1%, au lieu de protéger l'économie dans son ensemble, laquelle est très largement composée de débiteurs. Ainsi, lorsque vous dites que vous soutenez les droits des créanciers, cela signifie leurs droits de priver le reste de l'économie, les débiteurs, de leur liberté. On vante cela aujourd'hui comme s'il s'agissait d'individualisme. Mais l'individualisme, du moins à la romaine, n'est pas égalitaire ; il est oligarchique. L'idée romaine de liberté était le privilège pour l'oligarchie d'endetter, d'exproprier et de priver le gros de la population de sa liberté, de ses moyens de subsistance, de son accès à la terre. C'est ce qui a rendu l'Antiquité classique si différente des 3 000 ans qui s'étaient écoulés auparavant, dans l'ancien Proche-Orient où était pratiquée l'annulation de la dette.

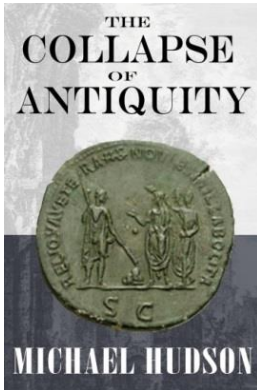
Alors les dirigeants rétablissaient l'accès à la terre, annulaient les dettes et libéraient les esclaves pour dette. Au moment où la Grèce et Rome se développaient, du VII^e au I^{er} siècle avant J.-C., et même dans la Babylonie de l'époque, vous aviez très peu de servitude pour dettes.

Il y avait des esclaves, en grande partie des filles qui étaient capturées dans les montagnes : le mot sumérien et babylonien pour « esclave » est « *filles de la montagne* », mais vous n'aviez pas de débiteurs, de citoyens tombant en servitude pour leurs dettes, de façon irréversible.

Ce que fit Rome fut de rendre irréversible et permanente cette perte de liberté, cette dépendance, cette servitude. Tel est vraiment ce qui a rendu la civilisation occidentale différente de tout ce qui l'avait précédée, et nous sommes toujours sur cette lancée.

C. A. – Mais revenons un peu sur les dirigeants sumériens et babyloniens qui remettaient régulièrement la dette ! Il y eut même des tentatives de systématisation de cette pratique dont nous avons les archives.

Fig. 1 : Le dernier livre de Michael HUDSON : *L'Effondrement de l'Antiquité*.



M. H. – En fait, l'année du jubilé en *Lévitique* 25 correspond mot pour mot à l'annulation des dettes que la dynastie d'Hammourabi avait codifiée au début du II^e millénaire avant notre ère. C'était chose normale pour les dirigeants sumériens, babyloniens et même assyriens du VII^e siècle avant J.-C. À peu près au moment où le commerce fut relancé avec la Grèce et l'Italie, même eux annulaient les dettes, libéraient les esclaves et restituaient les terres qui avaient été remises aux créanciers. Les dirigeants voyaient que s'ils ne proclamaient pas cette annulation de la dette, en rétablissant des relations économiques normales, alors les débiteurs devraient leur travail aux créanciers. Ils devraient travailler la terre des créanciers et sur leurs domaines et, à la fin, leur abandonneraient leur terre.

Alors, ils ne pourraient pas travailler à des projets d'infrastructure en faisant la corvée ; ils ne pourraient pas non plus servir dans l'armée. Il fallait donc restaurer les droits normaux de citoyenneté. Ces droits, avant la Grèce et Rome, comprenaient un accès garanti à la terre et à l'autosuffisance.

Pour le dire dans les termes de Karl Polanyi, la terre n'était pas marchandisée, ni le travail. L'argent et la dette n'étaient pas marchandisés au-delà d'un transfert temporaire. Le Proche-Orient avait connu un renouveau et une croissance économiques continus. Rome et la Grèce stoppèrent ce processus de progrès économique, et une part croissante de la population tomba en servitude. L'économie s'est alors polarisée et le résultat fut l'Empire romain. Nous savons tous où cela a mené.

C. A. – Vous dites qu'il y a cet élément d'équité citoyenne qui entre dans l'annulation de la dette, mais aussi du pur pragmatisme. L'économie réelle ne peut donc prospérer sans ces périodes où la question de la dette est réglée.

M. H. – Oui, c'est exactement cela. L'idéologie moderne pense qu'il existe une démocratie occidentale – jadis en Grèce, à Rome et aujourd'hui aux États-Unis – face à d'autres pays que l'on appelle des autocraties, c'est-à-dire dirigés par un seul. La royauté avait une vertu dans l'ancien Proche-Orient : elle pouvait empêcher qu'une oligarchie domestique ne se développât.

Lorsque la Grèce et Rome s'ouvrirent au commerce, au VIII^e siècle avant J.-C., elles eurent des chefs, mais plus de dirigeants indépendants. Il n'y eut alors ni palais ni temples indépendants. Les chefs devinrent des oligarques, essentiellement par l'absence de contrôle externe sur leur agrandissement. Très vite, à la fois en Grèce et dans les villes italiennes, on vit s'instaurer des cités-États locales de type mafieux. En Italie, la situation devint telle que beaucoup de gens s'enfuirent ; ils ne voulaient pas qu'un État de type mafieux prît le pouvoir, et beaucoup d'entre eux allèrent à Rome, parce que la Ville voulait attirer des immigrants. La main-d'œuvre demeura le facteur économique limitant la croissance aux VIII^e, VII^e et VI^e siècles avant J.-C. Tout le monde voulait des travailleurs. Afin d'attirer la main-d'œuvre sur votre terre, vous deviez lui donner un certain degré de liberté, non la servitude.

En Grèce, des réformateurs renversèrent les États mafieux et furent appelés « tyrans ». À l'origine « tyran » n'était pas un mot péjoratif [du grec ancien τύραννος *turannos* « maître absolu »]. Il fut, je pense, repris des Perses et signifiait simplement la personne qui contrôlait. Les hommes au pouvoir, les soi-disant tyrans, ont ouvert la voie à la démocratie en annulant les dettes et en redistribuant la terre. Tel fut le rôle essentiel des tyrans, et à Rome des premiers rois, selon les historiens. Ils soutinrent les débiteurs, autrement dit la population en général. Ils ne voulaient pas d'une prise de contrôle par un petit groupe de personnes.

C. A. – C'est très intéressant, parce que la signification du terme « tyran » a pris une connotation très négative. Mais en réalité, il est question de gens s'appuyant sur la population et qui pouvaient donc contester le système.

M. H. – Les mot rappellent notre situation d'aujourd'hui. Lorsque le président Biden dit que le monde se divisera dans les vingt prochaines années entre démocraties et autocraties, ce qu'il entend par démocratie est ce qu'Aristote appelait l'oligarchie. Le Philosophe disait que les démocraties se transforment en oligarchies. Donc Biden dit en réalité qu'il s'agit de l'oligarchie contre l'autocratie. Ce qu'il entend par autocratie est ce que les Romains entendaient par royauté, et les Grecs par tyrannie. Cela signifie un gouvernement fort, assez fort pour empêcher qu'une oligarchie créancière émerge et s'empare de la terre, s'approprie l'économie et la réduise au servage. Il faut une économie mixte. Il faut un secteur public et un secteur privé pour qu'ils agissent de concert. Le rôle du gouvernement est d'empêcher le secteur privé de polariser la société de manière à lui impose l'austérité. Or c'est exactement ici que la rhétorique grecque et romaine a servi contre la royauté et la tyrannie. Tel est bien ce que l'on retrouve aujourd'hui dans les discours du Département d'État américain.

C. A. – Mais revenons à Rome et voyons comment le Sénat fut créé : c'était foncièrement une dictature de classe.

M. H. – Oui, le vote était pondéré en fonction de la richesse et de la terre possédées et, plus tard, de la seule richesse. Les votants étaient répartis par groupes de richesse. Les classes les plus riches, peu nombreuses, reçurent un poids électoral si lourd que ces trois ou quatre classes – entre 1 et 3% de la population – pouvaient surpasser l'ensemble.

Aujourd'hui, nous le faisons par les contributions de campagne. Nous avons nous aussi privatisé le système électoral, mais sans que les votes des riches comptent plus que les autres. Nous laissons simplement les gens riches donner plus d'argent que n'importe qui d'autre pour la campagne électorale. Nous faisons donc de notre mieux pour imiter la Constitution romaine.

C. A. – Mais revenons sur la montée des tyrans. Vous dites que la dette portant intérêt ne s'est vraiment implantée en Grèce que vers le VIII^e siècle av. J.-C. Ensuite, arrive cette série de tyrans qui défient continuellement le système. Leurs réformes étaient presque toujours centrées au moins sur une certaine forme d'annulation de la dette et de redistribution des terres.

M. H. – Et c'est exactement le programme que le Jubilé appliquait chez les Hébreux. Vous pouvez alors imaginer le problème de la civilisation moderne et de Rome. Une fois que Constantin eut fait du christianisme la religion romaine officielle, comment allait-il agir avec la remise des dettes dont parlait Jésus dans son premier sermon [*Lc 4, 19*] ? Car il avait dit être venu pour remettre les dettes, donc pour restaurer l'année du Jubilé.

C. A. – Tous ces points vont se rejoindre. Ce fut d'abord, comme vous l'écrivez dans ce livre, la poussée vers ce que nous appelons aujourd'hui tyrannie, car les termes ont changé au fil du temps, donc vers le contraire de la démocratie. Telle fut la force motrice vers le développement des systèmes « démocratiques » dans la Grèce antique.

M. H. – La question est : qu'est-ce que la démocratie ? Aristote a avancé cette idée qu'il y avait éternellement un flux circulaire et triangulaire. Il a dit qu'à l'origine, les gens étaient sous l'autocratie, puis certaines familles riches ont émergé, donnant une première aristocratie, comme ce fut le cas dans les premières cités-États grecques. Ils ont su attirer les gens dans leur camp, comme le fit Clisthène à Athènes en 506 av. J.-C. Ensuite, ils établirent la démocratie. Mais, au sein d'une démocratie, certains s'enrichissent plus que d'autres, et la démocratie devient une oligarchie. Aristote dit qu'il existe de nombreuses Constitutions qui se disent démocratiques mais qui sont en réalité oligarchiques. Il n'a pas mentionné la Constitution américaine parce qu'elle n'était pas encore écrite, mais je pense que le même principe s'y applique.

Alors l'oligarchie devient héréditaire et se mue en aristocratie. La vie se polarise jusqu'à ce que certains membres de l'aristocratie héréditaire finissent par dire : nous tuons toute l'économie, et nous ne pourrons jamais combattre et gagner des guerres si nous ne nous ouvrons pas aux Lumières. Ils font alors une révolution démocratique et restaurent la démocratie. Vous retrouvez ce même cycle encore et encore. Telle était sa vision de l'histoire.

C. A. – Avec les anciens philosophes grecs, nous voyons ces avertissements d'Aristote et ses préoccupations concernant la démocratie et l'oligarchie, et nous voyons aussi Platon et sa *République*. Il y prend Socrate comme son porte-parole, mais peut-être s'agissait-il vraiment des vues de Socrate. Ces gens n'étaient pas nécessairement des révolutionnaires. Ils étaient affiliés aux classes aristocratiques elles-mêmes à bien des égards. Mais ils voyaient dans la poursuite d'une dépendance envers la richesse le principal agent corrompeur et destructeur de la société.

M. H. – C'est exact. Tel était le dénominateur commun aux pièces d'Aristophane, aux discours de Socrate et aux *Dialogues* de Platon. C'était bien ce qu'il fallait faire : dire que la cupidité est mauvaise et que nous ne voulons pas que la richesse nous rende dépendants comme une drogue. Pourtant, c'était bien le cas. Il y avait une hypocrisie fondamentale dans l'idéologie de la classe dirigeante : très égalitaire en son sein, mais tous « accros » à la richesse. Donc la théorie économique était beaucoup plus sophistiquée dans l'Antiquité qu'aujourd'hui.

Tous les modèles économiques actuels supposent une utilité marginale décroissante. Si vous mangez une banane, vous apprécierez moins la banane suivante. Lorsque vous mangerez votre dixième banane d'affilée, vous en aurez vraiment assez des bananes ! Donc plus vous en avez, moins vous en voulez.

C. A. – N'est-ce donc pas le cas ?

M. H. – Ce qu'Aristote et Aristophane disent, c'est que la richesse crée une dépendance. Il en faut toujours plus. Dans les pièces d'Aristophane, et je les cite dans mon livre, plus vous avez d'argent, plus vous en voulez. L'argent crée une dépendance, contrairement à la nourriture et à d'autres biens. Or cette dépendance à la richesse ne joue aucun rôle dans la théorie de l'utilité qui est enseignée aux étudiants en économie en tant que prémisses de base sur laquelle reposent les modèles économiques.

On n'imagine pas que des gens opulents puissent essayer de prendre le contrôle de l'économie par égoïsme croissant.

Même avant Aristote, les Babyloniens avaient un modèle mathématique qui était de loin supérieur à tout modèle mathématique utilisé n'importe où aux États-Unis ou dans le monde occidental. C'était un modèle très simple, et nous savons ce qu'il en est parce que nous avons les manuels que les scribes utilisaient vers 1800 av. J.-C. Le premier exercice mathématique des scribes babyloniens était le suivant : combien de temps faut-il pour qu'une dette double ? Toute dette (dette portant intérêt) a un temps de doublement. Ils ont vu qu'il s'agissait d'une croissance exponentielle : doubler, doubler, doubler, doubler, pour une certaine unité de temps.

Ils avaient aussi leurs méthodes pour calculer la croissance d'un troupeau, ce qui était une bonne approximation de l'économie. La croissance d'un troupeau se traduit par une courbe en S tout comme aujourd'hui⁴. Ainsi, ce que les Babyloniens avaient compris et que tout le Proche-Orient avait compris, c'est que les mathématiques de la dette sont différentes des mathématiques qui décrivent l'économie de la production et de la consommation. La dette croît de façon exponentielle et inexorable au-delà des capacités de croissance de l'économie réelle. Le travail d'un dirigeant est de rétablir l'ordre en ramenant les dettes à la capacité de les payer. Rien de tel ne s'est produit en Grèce et à Rome. Quand les gens ne pouvaient pas payer, ils perdaient leur terre et leur liberté. Ils devenaient esclaves de leurs créanciers. C'est ce qui rendit la civilisation occidentale si différente du monde préexistant.

C. A. – C'est absolument fascinant : il ne s'agit pas seulement de dire que la dette a un caractère problématique ou qu'il peut y avoir une crise ; en fait, il faut admettre qu'il s'agit d'un

⁴ Ndlr. La courbe en S monte rapidement à ses débuts, puis passe par un point d'inflexion et la pente diminue, signalant que de nouveaux facteurs limitent la croissance : les arbres ne montent pas jusqu'au ciel ; le pâturage n'est pas indéfiniment extensible ! Tandis qu'avec les intérêts composés s'ajoutant à la somme prêtée, une créance croît de plus en plus vite, et indéfiniment : la somme due devient gigantesque avec le temps. L'image est bien connue qu'un euro prêté à 2 % sous Jules César représenterait aujourd'hui une créance que le patrimoine immobilier mondial ne pourrait couvrir.

problème récurrent. La dette va ronger l'économie réelle si nous n'intervenons pas régulièrement.

M. H. – Exactement !

C. A. – Mais j'aimerais approfondir ce dont parlait Platon avec Socrate. Le personnage de Socrate, dans la *République*, est très opposé à la démocratie à certains égards. Il y voit une sorte de pente glissante. Mais il croit qu'au fond, il faut trouver des politiciens qui soient en quelque sorte imperméables à l'argent, se contentant d'un revenu de base et vivant hors d'un monde où il s'agit d'accumuler de la richesse.

M. H. – Tout le cadre de la *République* de Platon a été déformé. Je suis allé à l'Université de Chicago pour le premier cycle. Mon cours préféré était « Organisations, méthodes et principes de la connaissance » (OMP), et nous avons tous dû étudier la *République*. J'avais environ 17 ans à l'époque, et, dans le discours ambiant, on considérait que Socrate parlait d'un roi noble, d'un despotisme noble, ou de ses guides. Or c'est là une déformation de ce que disait Socrate.

Au tout début de la *République*, Socrate interroge : « Devez-vous rembourser les dettes que vous avez à l'égard d'autrui ? » Puis il dit : « Que se passe-t-il si quelqu'un emprunte une arme à une personne méchante et agressive ? Doit-on rendre son épée ou son arme à cette personne qui l'a prêtée ? Si vous le faites, comme c'est une personne violente, elle va peut-être se servir de l'arme pour faire le mal. Est-il vraiment juste de la restituer ? L'interlocuteur répond que non. Alors Socrate dit : « Que se passe-t-il si vous lui empruntez de l'argent, si vous lui payez votre dette, et s'il utilise cette dette comme une personne égoïste et violente utiliserait une arme ? Il se sert de la dette pour vous enlever votre liberté, pour vous enlever votre terre, donc pour faire de vous ce qu'il ferait avec une arme. Il y a eu beaucoup d'assassinats politiques, n'est-ce pas ? L'élève ne sachant plus quoi répondre, Socrate enchaîne : « Voici le problème. La plupart des dirigeants aujourd'hui sont des créanciers. Les dirigeants, les politiciens qui sont élus et qui dirigent la plupart des villes, sont issus des familles dirigeantes. Ce sont les familles les plus riches. Ce sont les créanciers. En tant que créanciers, ils vont agir dans leur propre intérêt et vont promouvoir une loi axée sur les créanciers, et cela va détruire la société. N'est-ce pas la vérité ?

Puis il passe à ce qui semble une impossibilité. Il dit : « Eh bien, je devine que ce dont nous avons besoin, ce sont des gardiens ! », de nobles despotes. Les gardiens de l'État seraient des gens n'ayant ni fortune personnelle ni vastes domaines. N'ayant ni argent ni biens, ils n'ont pas de dépendance envers la richesse. En n'étant pas « accros » à la richesse, ils souhaiteront développer la société dans son ensemble et non à leur seul profit.

C'est donc bien de cela qu'il s'agit dans *La République*. Socrate l'a rendu aussi clair que possible, tout comme Aristophane dans les pièces qu'il écrivait à cette époque. D'une manière ou d'une autre, rien de tout cela ne transpire dans le programme que j'ai appris en tant qu'étudiant de premier cycle à l'Université de Chicago, ce qui n'est guère surprenant.

C. A. – Eh bien, je dois dire que, malheureusement, la façon dont ce texte m'a été présenté était à peu près celle selon laquelle il vous a été enseigné. J'aurais souhaité que cela ait davantage changé au fil des ans que cela n'a été le cas, mais peut-être que les gens qui regardent cette vidéo changeront cela à l'avenir. Vous avez parlé d'« assassinats ». Je suppose que c'est un bon endroit pour enchaîner avec Rome. Entrons donc dans la Rome antique et parlons de ce fondement des lois en faveur des créanciers qui l'ont vraiment tourmentée pendant environ un millénaire, jusqu'à ce qu'elle s'effondre finalement sans trop de résistance. Pouvez-vous nous parler un peu de ce que fut cette fondation en 500 avant l'ère chrétienne ?

M. H. – En 506 av. J.-C., l'oligarchie se réunit et renversa la royauté. Il n'y a pas vraiment de bonne documentation sur cette période, mais il semble que la plupart des historiens romains ont dit que, pendant que Rome laissait les gens venir d'autres cités pour rejoindre la Ville, non seulement des cultivateurs et des ruraux sont venus à Rome, mais aussi certains aristocrates. Surtout certains aristocrates qui ne pouvaient prendre le contrôle de leurs propres villes et vinrent alors à Rome. Ils essayèrent de se rassembler et ils dirent : « Les rois ne nous permettent pas de gagner de l'argent avec le reste de l'économie ». Alors ils renversèrent les rois en disant : « Nous rétablissons la royauté ». Ce fut tout le mythe du suicide de Lucrèce. Le fils du dernier roi de Rome fut accusé d'avoir outragé la dignefemme d'un de ses proches.

En fait, ce qu'ils ont restauré, c'est la capacité des aristocrates à réduire les clients en esclavage et à user de leurs femmes et de leurs filles. Tout le contraire du mythe historique ! En fait, ils prirent le pouvoir, et immédiatement l'aristocratie renversa tout ce que les rois avaient essayé de faire et régna d'une main de fer. Les Romains avaient suffisamment de conscience de classe pour se retirer de la ville. Ils dirent : « Alors, ce ne sont pas les règles de la Rome à laquelle nous avons adhéré ! » Il y eut sécession de la plèbe vers 490 av. J.-C. Ils sont simplement partis jusqu'à ce que, finalement, il y eut une négociation sur le type de structure politique que Rome aurait. Ils ont créé des fonctionnaires censés au moins protéger les plébéiens : les tribuns de la plèbe.

Mais ce n'était pas vraiment une bonne affaire parce que 50 ans plus tard, il y avait encore tellement d'abus de la part de l'oligarchie, d'une oligarchie n'étant pas encore tout à fait une aristocratie, que les juges étaient tous essentiellement des gens riches. C'est pourquoi les Romains ont insisté pour que les lois soient écrites, et non confiées aux juges. Ce devait être la primauté du droit, pas seulement le règne autocratique des gens riches qui contrôlaient la magistrature. Ce fut donc la *Loi des Douze Tables* [écrite entre 451 et 449 av. J.-C.] qui fixa un taux d'intérêt maximum et diverses règles. Presque immédiatement, l'oligarchie a refusé tout net de lui obéir et a dit : « D'accord, ce sont les règles. Qu'allez-vous faire à ce sujet ? » C'est un peu

comme si les États-Unis disaient : « Nous voulons un ordre fondé sur des règles, pas sur la primauté du droit. » Cela aurait pu servir de mot d'ordre à l'oligarchie, mais ils n'avaient pas le président Biden, pour le dire ainsi.

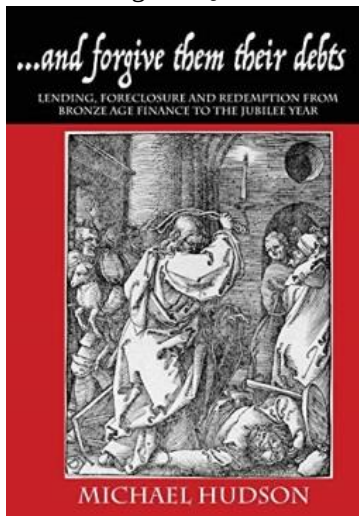


Fig. 2. Couverture du livre ...Et Remets-leur leurs dettes. On y voit Jésus s'étant fait un fouet pour chasser les marchands du Temple.

Le résultat fut que, pendant les cinq siècles suivants, encore et encore, vous auriez des patriciens de premier plan, des gens riches, puis des plébéiens de premier plan. De nombreuses familles plébéiennes officielles sont également devenues très riches. Vous aurez des dirigeants politiques qui essaieront de protéger le rôle économique des débiteurs, d'empêcher les gens de tomber dans la servitude et, en fait, d'interdire l'esclavage pour dettes, alors qu'il y avait des exemples particuliers d'abus qui énervaient la population. Donc, fondamentalement, vous veniez d'avoir ce qui semblait être une belle Constitution en papier et des lois sur le papier administrées de manière autocratique, un peu comme si vous essayiez d'appliquer la loi dans les tribunaux de New York. Bonne chance ! Mais cela ne peut aller très loin.

Tout a commencé à se polariser après environ 200 avant J.-C., lorsque Rome conquiert le monde grec, absorba la Grèce et poursuivit vers 150 avant J.-C. pour détruire Carthage et conquérir à nouveau la Grèce. Et à ce moment-là, déjà au II^e siècle avant J.-C., Rome se développait en un Empire. Cela a vraiment commencé au II^e siècle. Et parce que Rome appauvriissait sa propre population, l'armée a changé de caractère, devenant plus ou moins une armée de mercenaires fidèles à leurs généraux. Vous avez eu le genre habituel de luttes intestines entre les oligarques de droite et les oligarques plus populistes, et chacun d'eux est devenu un général commandant des armées adverses. Vous avez eu une guerre civile, de 133 av. J.-C. jusqu'à la conjuration de Catilina qui organisa une armée de débiteurs pour essayer d'annuler les dettes. Il perdit. Il avait été quelque peu parrainé par Jules César. Enfin, César exila Cicéron. Son premier acte fut d'annuler les dettes des riches, mais pas celles de sa classe, ni du peuple dans son ensemble. L'oligarchie craignait que César n'annulât en fait les dettes des pauvres, pas seulement celles d'autres riches, et ils l'ont tué. Il y eut une longue lutte pour la succession, et l'Empire a vraiment pris le relais sous Octave, le neveu adoptif de César, qui est devenu Auguste.

C. A. – Exact. Comme vous l'écrivez dans ce livre, Rome avait plusieurs caractéristiques. L'une était d'opérer selon une sorte d'économie de guerre et sur l'appropriation continue des terres des autres, parce qu'elle n'était pas fondée sur le support d'une forte économie domestique.

M. H. – Oui, Rome gagnait surtout son argent en conquérant d'autres régions et en les pillant. Elle imposait un tribut. La partie la plus riche de l'Empire romain pendant de nombreuses années était l'Asie Mineure, ce qui est aujourd'hui la Turquie. Vous avez eu, des décennies durant, une guerre menée par le chef du Pont sur la mer Noire : Mithridate a mené cette guerre contre les Romains détestés à cause de leurs collecteurs d'impôts (qui étaient appelés *publicani*, « publicains ») ou de leurs agents. Les choses ont tellement mal tourné que vers 88 av. J.-C., il y eut les Vêpres d'Éphèse, partout dans les villes d'Éphèse et du Proche-Orient. Les Proche-Orientaux se sont soulevés et ont tué presque tous les Romains qu'ils pouvaient trouver et tous les Italiens qui les accompagnaient, à l'exception des quelques Romains qui avaient soutenu les droits locaux et étaient devenus indigènes, pour ainsi dire, comme Lucellas, qui était un type bien. Rome revint et a pillé les temples. Il n'y avait pas du tout d'État de droit. L'adage disait : « Là où vont les publicains, l'État de droit s'arrête. » Tout comme les États-Unis, lorsqu'ils prirent le contrôle de la Russie dans les années 1990. Elle fut pillée.

Au I^{er} siècle de notre ère, un tiers de tous les revenus de l'Empire romain provenait des taxes imposées sur le commerce avec l'Égypte. Ainsi, l'Égypte, avec l'Asie Mineure, est restée une partie essentielle d'un Empire romain qui utilisait ses revenus surtout pour recruter des mercenaires. De plus en plus, Rome s'installe en Europe, au nord des Alpes, et commence à embaucher des tribus germaniques pour combattre pour elle. Habituellement, les généraux commençaient à se battre les uns contre les autres, chacun d'eux voulant être empereur, et ils recrutaient les tribus. Finalement, vers le V^e siècle, l'Empire s'est simplement dissous.

Déjà, au III^e siècle, censé être l'âge d'or des empereurs, la taxation des zones contrôlées par Rome était devenue si élevée que les empereurs finirent par faire ce que faisaient les dirigeants du Proche-Orient. Ils annulèrent les dettes. Mais attention ! Les dettes qu'ils ont annulées étaient principalement des dettes fiscales, parce que l'économie était si lourdement endettée que les gens ne pouvaient plus se permettre d'emprunter. Les seules personnes alors capables d'emprunter étaient des gens riches, entre eux. La principale cause d'emprunt était le paiement des impôts sur lesquels Rome insistait. Ainsi, lorsque les empereurs

ont annulé les dettes, il s'agissait en grande partie d'annuler les dettes des riches, un peu comme les récents renflouements bancaires de la Silicon Valley Bank et d'autres banques aux États-Unis. Les riches n'ont pas à payer les dettes, mais si vous n'êtes pas riche, vous devez les payer. C'est le principe fondamental, et c'est ce que l'Amérique appelle la démocratie.

C. A. – Oui ! tout ça fait beaucoup penser, aujourd'hui, sur une bien plus grande échelle évidemment, à la question que posait Socrate : faut-il rendre son arme à quelqu'un devenu fou ?

M. H. – En effet.

*(Republié de **The Analysis** avec la permission de l'auteur ou de son représentant)*

Du poisson aux amphibiens?¹

Maciej Giertych

Présentation : La transition du poisson à la vie terrestre est un point de passage obligé pour la théorie évolutionniste et le coelacanthé, avec ses nageoires osseuses avait longtemps servi à crédibiliser cette délicate transformation. Or, outre que le coelacanthé vit toujours, mais comme un poisson d'eaux profondes, le passage de la vie marine à la vie terrestre impliquerait un grand nombre d'adaptations simultanées : la transformation des branchies en poumons n'est que l'une des plus « simples » ! Au fond, comme le pensait Cuvier, un des fondateurs de l'anatomie comparée, deux êtres différents diffèrent dans **tous** leurs organes. L'être vivant ne se crée pas par assemblage d'éléments préexistants, comme un *Meccano* monté à partir d'éléments préfabriqués, mais comme le développement d'une entité génomique spécifique.

Les poissons ne pourraient pas se transformer en amphibiens sous l'effet d'une mutation accidentelle, parce que cela exigerait que plusieurs conditions précises soient remplies au même moment. Cela exigerait notamment la capacité à maintenir le corps à la même température, alors que sur la terre la température change, contrairement à l'eau, et parfois de plusieurs dizaines de degrés dans la journée. Cela exigerait aussi un système différent d'excrétion. En effet, les animaux aquatiques n'ont pas besoin de reins, parce que les résidus de leur métabolisme, tels que l'ammoniaque, partent dans l'eau. Chez les animaux amphibiens, grâce aux reins, l'ammoniaque est extraite pour sa transformation en urine, puis rejetée de telle manière que très peu d'eau soit perdue. Les poissons n'ont pas besoin de développer une peau, pour préserver leur eau interne, puisque, dans leur environnement, l'eau ne manque jamais. De plus, après le transfert sur la terre, le problème de la reproduction doit être résolu.

¹ Maciej GIERTYCH, *Évolution-Dévolution-Science*, Diffusion CEP, 2022, p. 61.

La transformation du poisson en amphibien, de toute façon, est difficile à confirmer à partir des seuls fossiles, parce que les plus importantes différences entre ces espèces sont situées dans les organes mous du système reproductif, lesquels ne se fossilisent pas. Les amphibiens pondent leurs œufs dans l'eau ; les larves subissent une métamorphose compliquée avant d'atteindre leur maturité.

IN MEMORIAM :

Adrien Bonnet de Viller (1938-2023)

Ce fut dans la nuit du 1^{er} au 2 juin que nous quitta un de ces solides *milites Christi* qui, face aux vents d'un modernisme dominateur et sûr de lui, soutinrent le combat de la foi dans les remous, les errances et les soubresauts de l'après-guerre. Les convictions religieuses d'Adrien Bonnet de Viller se signalèrent dès ses années d'étudiants à l'ICAM (Institut catholique des Arts & Métiers) puisqu'il servit la messe à la cathédrale de Lille et y animait une cellule de la Cité catholique, le mouvement fondé par Jean Ousset. Ces années de militantisme l'avaient préparé à décrypter les événements de Mai 68 et à bien analyser les techniques de manipulation des groupes. D'où son premier livre, *Groupes réducteurs et Noyaux dirigeants*, signé Adrien Loubier et plusieurs fois réédité (avec une préface du philosophe belge Marcel De Corte à partir de 1975).



Homme de pensée mais aussi d'action, inspiré en permanence par Jeanne d'Arc, la sainte de la Patrie demandant aux hommes d'armes de combattre « en Nom Dieu ! », il basa à Versailles puis à Villegenon une pléiade d'œuvres : les Éditions Sainte-Jeanne d'Arc, l'Imprimerie du Pays fort, le Rassemblement de l'Occident chrétien (avec son *Bulletin de l'Occident chrétien*),

le CEFOP avec les cours par correspondance Saint-Dominique Savio et Sainte-Maria Goretti et une dotation de bourses pour les familles), etc. Dans la débâcle des années 1980 et suivantes, il passait régulièrement dans les bibliothèques religieuses de France pour les débarrasser à petits prix de livres en doubles ou d'ouvrages, voire de collections de valeur, mais qui n'avaient plus leur place avec la nouvelle religion qui s'était proposé d'éclipser l'ancienne. De là un réseau de vente de livres d'occasion, toujours actif, la *Librairie du Berry* (à Garigny). Le bimestriel *Sous la Bannière*, portant en exergue la devise « Messire Dieu Premier Servi », publia durant plus de trente ans nombre d'articles souvent sans équivalents, exposant notamment les ressorts profonds de la vie sociale et politique.

D'autres sauront mieux que nous retracer la vie militante d'Adrien Bonnet de Viller, mue par la volonté de restaurer cette authentique Cité qui, depuis 1789, avec la disparition du glaive temporel si nécessaire pour équilibrer l'autorité spirituelle dans l'Église, n'a jamais été remplacée. Il aimait la formule de Maurras : « *Il y eut un Ancien Régime. Il n'y a pas de Nouveau Régime. Il n'y a que des causes qui l'empêchent de naître.* » Mais il nous revient de signaler sa lucidité devant l'impact du mythe évolutionniste sur les esprits, sur la foi et sur la société. Il nous avait d'ailleurs demandé un manuel de sciences naturelles, tâche hors de portée pour nous, et c'est pour répondre à ce vœu que fut traduit et édité, l'an dernier, le manuel *Évolution-Dévolution-Science* écrit par Maciej Giertych. Il nous fit aussi connaître un agronome bordelais déjà conscient de cette question, Pierre Saglio, qui dans le deuxième numéro du *Cep* nous apporta un puissant article sur « L'humilité du scientifique » (signé Jacques de Beausoleil). Signalons deux conférences données au CEP : « Le combat littéraire au XVIII^e siècle et depuis » (sous son nom de plume : Adrien Loubier), en mars 2000, et « Le miracle de Jeanne d'Arc et sa résonance dans la chrétienté », en septembre 2004.

Ne doutons pas que cet ouvrier de la première heure, ayant travaillé à la Vigne tout au long d'une rude journée, saura faire reconnaître ses mérites devant le juste Juge. *R.I.P.*

HISTOIRE

« Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies »
(Marcel François).

Tall el-Hamman : le site probable de Sodome et Gomorrhe¹

Hugh Owen²

Présentation : À l'Université Trinity Southwest, à Albuquerque, une équipe d'archéologues fouille depuis des années sur le site de Tall el-Hamman, près du Jourdain au nord de la mer Morte, en Palestine. Cet article restitue une rencontre entre le Dr Steven Collins, doyen de l'École d'archéologie, et l'auteur, avec les réflexions qu'en tire ce dernier, en tenant compte d'un très long article collectif publié par *Nature* en 2021. Le site de Tall el-Hamman [abrégi en TeH] est daté du Bronze moyen et cadre étonnamment avec les données bibliques sur Sodome. TeH comportait d'épaisses murailles extérieures et un puissant palais de 52 m par 27 m et haut de 15 m. Or les briques crues ont été fragmentées et éparpillées – et de même les ossements – par un événement qui évoque en tous points le châtement de Sodome. La température dut dépasser 2 000 degrés C et il s'ensuivit le dépeuplement de toute la région durant 300 ans. S'il est tentant d'identifier ce site avec Sodome, il importe surtout de méditer sur les causes du châtement, redevenues très actuelles.

Il y a quelques années, lorsque nous fûmes invités à donner un séminaire Kolbe à Albuquerque, au Nouveau Mexique, j'eus le privilège de rencontrer le Dr Steven Collins, doyen du Collège d'archéologie de l'Université Trinity Southwest, à Albuquerque, au Nouveau Mexique. Il fouille depuis de nombreuses années sur le site archéologique de Tall el-Hamman (TeH en abrégé). Selon l'auteur et chercheur Jonathan Sassen : « Le Dr Collins a collaboré avec un large éventail d'experts scientifiques issus de divers domaines et utilisant les techniques les plus avancées pour dresser un tableau complet du sort de TeH.

¹ Repris du *Kolbe Report* du 25 février 2023.

² Hugh Owen est le directeur du Kolbe Center for the study of Creation, à Mount Jackson (États-Unis, Virginie).

Ses résultats ont été récemment publiés dans la prestigieuse revue scientifique *Nature*³. »

Cet article de 64 pages contient une affirmation hautement crédible et des plus étonnantes. TeH est situé dans la vallée du Jourdain, près de la mer Morte, et le site remonte à l'âge du bronze moyen. C'est précisément l'époque et l'endroit où l'on s'attendrait à trouver les ruines de la Sodome biblique. Chose incroyable, la ville mise au jour à TeH a été détruite lors d'un événement unique qui semble correspondre au récit biblique de la ruine de Sodome. Le Texte sacré décrit Sodome, Gomorrhe et les environs comme ayant été renversés en même temps par un acte de Dieu – une pluie catastrophique de feu et de soufre. Seuls Lot et ses deux filles en réchappèrent.

Dans la *Genèse*, nous apprenons qu'Abraham et son neveu Lot avaient dressé leurs tentes entre Béthel et Aï, au nord de Jérusalem (*Gn* 13, 3). Comme leurs bergers ne s'entendaient pas, Abraham proposa à Lot de se séparer et de trouver un autre endroit où vivre. C'est à ce moment-là que la Torah précise : « *Lot leva les yeux et vit toute la plaine du Jourdain, entièrement arrosée, avant que YHWH ne détruise Sodome et Gomorrhe, semblable à un jardin de YHWH, comme le pays d'Égypte, et s'étendant jusqu'à Tsoar* » (*Gn* 13, 10). Voici comment le Dr Collins décrit la plaine située au nord de la mer Morte et traversée par le Jourdain : « *Située dans une région généralement aride, la vallée du Jourdain est l'une des zones les mieux arrosées de tout le sud du Levant (Jordanie, Israël et Palestine). Outre les nombreuses sources créées par le dégorgement de l'aquifère transjordanien, la région présentait des conditions hydrologiques propices à l'habitat humain assez semblables à celles de la région*

³ Ted E. BUNCH, Malcolm A. LECOMPTE, A. Victor ADEDEJI, James H. WITKE, T. David BURLEIGH, Robert E. HERMES, Charles MOONEY, Dale BATCHELOR, Wendy S. WOLBACH, Joel KATHAN, Gunther KLETETSCHKA, Mark C. L. PATTERSON, Edward C. SWINDEL, Timothy WITWER, George A. HOWARD, Siddhartha MITRA, Christopher R. MOORE, Kurt LANGWORTHY, James P. KENNETT, Allen WEST & Phillip J. SILVIA, « A Tunguska sized airburst destroyed Tall el-Hammam, a Middle Bronze Age city in the Jordan Valley near the dead Sea, », *Nature*, Scientific Reports vol. 11, art. n°18 632, 20 septembre 2021.

du delta du Nil, également bordée par un terrain aride. Pendant le pic d'occupation de l'âge du Bronze moyen, on estime qu'au moins 50 000 personnes occupaient trois villes principales, ainsi que des villes satellites, des villages et des hameaux répartis sur environ 400 km² du Kikkar oriental. TeH était la plus grande ville, située sur une colline avec une vue dominant sur toute la plaine... À cette époque, elle était dix fois plus grande que Jérusalem et cinq fois plus grande que Jéricho. »

Les fouilles menées par le Dr Collins dans cette ville du Bronze moyen ont permis d'établir qu'elle fut portée à haute température. On a trouvé du carbone semblable à du diamant, des matériaux de construction fondus, de la poterie fondue, des briques d'argile fondues, du quartz choqué à haute pression, des minéraux fondus à haute température, des pépites d'iridium fondues et de nombreux autres métaux dans du verre fondu. Tous ces éléments montrent qu'ils furent soumis à des températures supérieures à 1 300°C, avec une brève exposition à des températures aussi élevées que 2 500°C, le point de fusion de l'iridium.

Ces températures sont bien supérieures à ce que pouvait produire un feu d'origine humaine à l'époque, et il n'y a pas de volcans dans la région. En fait, le verre fondu ressemble à celui produit sur du sable par une explosion atomique. Un autre indice majeur est que les éclats principalement en fer trouvés à TeH correspondent à certains types de météorites. Il n'y a cependant

aucun indice de cratère de météorite dans la plaine de Jordanie. Alors que s'est-il passé ?

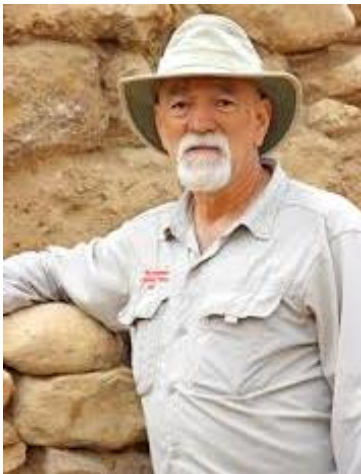


Fig. 1 : Le Dr Steven Collins

En étudiant attentivement les fondations de la ville, le Dr Collins a pu en établir la description suivante. TeH comportait une ville basse entourée d'un mur de défense et, à l'intérieur, une colline de 33 mètres de haut.

Sur cette colline se trouvait la ville haute, avec ses maisons et son palais. La colline possédait de formidables défenses protégeant le palais : un rempart, un mur et une porte monumentale. Le rempart était construit à partir de millions de briques de boue et avait une épaisseur de 30 mètres à la base et de 7 à 8 mètres au sommet, soit une largeur suffisante pour des patrouilles armées. Un mur défensif de 4 mètres d'épaisseur en briques crues sur des fondations en pierre, avec des tours, bordait le bord extérieur au sommet du rempart. L'imposant complexe palatial possédait autrefois des murs d'une épaisseur de 1 à 2,2 mètres, atteignant probablement 11 à 15 mètres de haut, et un mur de 2,2 mètres d'épaisseur séparait la plate-forme surélevée du palais du reste de la ville haute. Le complexe palatial de 4 à 5 étages sur une base d'environ 52 m × 27 m, dont les superstructures massives sont faites de briques crues séchées au soleil, s'élevait entre 11 et 15 mètres au-dessus du sommet du rempart d'enceinte. Il n'est pas étonnant que les gendres de Lot, les promis de ses filles dans la ville, se soient moqués de lui lorsqu'il leur a annoncé que le palais allait être détruit ! (Gn 19,14).

Aujourd'hui, il ne reste presque plus de briques de terre sur les fondations en pierre. Tous les murs semblent avoir été cisailés presque au même niveau que le sommet des fondations des murs de la ville haute. Il n'y a aucune trace d'effondrement des murs dans l'ensemble de la ville. Il n'y a pratiquement nulle part de briques crues entières visibles, mais plutôt de petits fragments de briques éparpillés au hasard dans une couche de gravats enchevêtrés de 1,5 m d'épaisseur. Il semble que la plupart des briques ont été pulvérisées et emportées par le vent vers le nord-est. Des millions de briques crues ont disparu.

La plupart des ossements trouvés ont été réduits en petits morceaux et mélangés à une matrice de briques de boue pulvérisées. Les individus représentés par les ossements ont été violemment déchiquetés par une puissante explosion, ne laissant que quelques os de mains et de pieds encore articulés et intacts.

Les circonstances, l'état des os et des fragments humains suggèrent qu'au moment de leur mort, lorsqu'ils furent frappés, ces individus vivaient à leurs activités normales.

Les trois plus grandes villes du sud de la vallée du Jourdain, TeH, Jéricho et Tall Nimrin, ont été brûlées et détruites simultanément.

La couche de destruction est marquée par des concentrations de sel anormalement élevées. Les archéologues qui ont fouillé les sites avoisinants ont noté ce qu'ils appellent la « lacune de l'âge du Bronze tardif », au cours de laquelle environ 16 villes et villages, dont TeH, et plus de 100 villages plus petits ont été abandonnés dans la vallée du Jourdain inférieur, qui s'étend sur 30 km de large. Cet abandon s'est poursuivi pendant toute la fin de l'âge du Bronze et la majeure partie du début de l'âge du Fer. On estime que les niveaux de population ont chuté de 45 000 à 60 000 personnes et que seules quelques centaines de tribus nomades habitaient la région à la suite de cet événement destructeur. Pour TeH, cette lacune d'occupation est de plus de 600 ans. Dans la région de Jéricho, dans le sud-ouest de la vallée du Jourdain, les données archéologiques indiquent une interruption d'environ 300 ans. Il semble donc qu'il s'agisse d'une

catastrophe
régionale
ayant mis fin
à la
civilisation,
en
dépeuplant
plus de 500
km² du sud
de la vallée
du Jourdain
pendant 3 à 7
siècles.



Fig. 2. La destruction de Sodome et Gomorrhe.

Ces conclusions trouvent un écho dans ces paroles de la Torah :

« YHWH fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu, de la part de YHWH, du haut des cieux. Il renversa ces villes et toute la plaine, tous les habitants des villes et la végétation du sol » (Gn 19, 24-25).

« Le soufre et le sel ont brûlé toute sa terre ! Elle ne peut être ensemencée, elle ne peut croître, aucune herbe n'y pousse. C'est comme le renversement de Sodome, de Gomorrhe, d'Adma et de Tseboïm, que le Seigneur a renversées dans sa fureur et dans sa rage » (Dt 29, 22).

Tout cela peut s'expliquer par un événement unique : une explosion cosmique.

Il existe deux types d'objets qui heurtent occasionnellement notre globe. Les plus courants sont les météorites pierreuses ou métalliques. La grande majorité d'entre elles sont petites et se consomment dans l'atmosphère. De temps en temps, l'une d'entre elles est assez grosse pour atteindre la terre et, tous les quelques milliers d'années en moyenne, une est assez grosse pour causer beaucoup de dégâts et laisser un cratère. Il est très rare que la Terre soit frappée par une comète. Les comètes sont décrites comme des boules de neige sales mal attachées les unes aux autres. Elles sont principalement composées de glace et de nombreux cailloux. En général, les objets frappent notre planète en se déplaçant à des vitesses incroyables : des dizaines de milliers de kilomètres par heure. La chaleur intense et les turbulences générées par la friction avec l'atmosphère à ces vitesses brisent rapidement la comète et vaporisent la glace. Lorsqu'un solide se transforme très rapidement en gaz, on parle d'explosion. Lorsqu'une comète explose dans l'atmosphère, on parle d'explosion cosmique.

Toutes les données suggèrent qu'une explosion cosmique s'est produite à quelques kilomètres au sud-ouest de Tall el-Hammam, provoquant, en succession rapide, une impulsion thermique à haute température provenant de la boule de feu qui a fait fondre tous les matériaux exposés.

Cette impulsion a été suivie d'une onde de souffle à haute température et hypervélocité qui a démolé et pulvérisé tout ce qui se trouvait dans la ville, et l'a entièrement rasée.

Le Dr Collins suppose qu'au même moment, l'explosion au-dessus de la mer Morte – dont la teneur en sel est d'environ 34 % en poids – a pu projeter dans l'atmosphère de grandes quantités d'eau hypersaline qui sont retombées sur la vallée inférieure du Jourdain. Au bout de 300 à 600 ans, les fortes concentrations de sel furent suffisamment lessivées du sol contaminé pour permettre le retour de l'agriculture.

Les découvertes archéologiques et la modélisation de l'explosion nous donnent une bonne description de ce qui s'est probablement passé ce jour-là. Christopher R. Moore, archéologue et directeur des projets spéciaux au *Savannah River Archaeological Research Program* et au *South Carolina Institute for Archaeology and Anthropology*, à l'université de Caroline du Sud, décrit la situation comme suit dans son article :

« Un rocher spatial géant a démolé une ancienne ville du Proche-Orient et tous ses habitants, inspirant peut-être l'histoire biblique de Sodome. Un rocher de 75 mètres de diamètre explosa, formant une énorme boule de feu à environ 4 000 mètres au-dessus du sol, provoquant une explosion environ 1 000 fois plus puissante que la bombe atomique d'Hiroshima. La température de l'air dépassa les 3 600 degrés Fahrenheit (2 000 degrés Celsius). Tout s'enflamma ou fondit.

Quelques secondes plus tard, une énorme onde de choc s'abattit sur la ville, démolissant tous les bâtiments. Se déplaçant à environ 1 200 km/h, elle était plus puissante que la pire tornade jamais enregistrée. Le palais de quatre étages fut cisailé sur ses 12 mètres supérieurs et les débris furent projetés dans la vallée voisine. L'onde de choc d'une explosion aérienne ou d'un impact, qui s'étend jusqu'au sol et se charge de projectiles à grande vitesse, notamment de sable, de gravier, de briques pulvérisées, de fragments de plâtre, de tessons de poterie, de branches cassées et de bois de charpente brisé. Ces projectiles brûlants incinéreraient et dépouilleraient toutes les chairs et broieraient tous les os.

Le taux de mortalité humaine à TeH fut de 100%, les corps des hommes et des animaux furent déchiquetés et leurs os réduits en petits fragments. »

Il n'est pas surprenant que les filles de Lot, cachées dans une grotte, aient pensé que le monde était désormais inhabité. La fumée pouvait même être vue à plus de 60 km de là, près d'Hébron :

« Abraham se leva de bon matin pour se rendre à l'endroit où il s'était tenu devant le Seigneur. Il regarda la face de Sodome et de Gomorrhe et toute la face du pays de la plaine ; il vit, et voici, la fumée de la terre s'élevait comme la fumée d'une fournaise » (Gn 19, 27-28).

Le Dr Collins a gentiment accepté de me rencontrer alors que j'étais à Albuquerque pour notre séminaire, et nous avons discuté des preuves de son hypothèse selon laquelle TeH était bien le site de Sodome et Gomorrhe. Au cours de notre conversation, il m'a également fait part du fait que ses collègues et lui-même avaient recueilli de nombreuses preuves archéologiques montrant qu'avant la destruction de la ville, une culture de la pédophilie s'était développée, normalisant les relations perverses entre les hommes et les garçons. Les développements survenus dans le monde occidental, au cours des quelques années qui se sont écoulées depuis ma rencontre avec le Dr Collins et qui ont largement contribué à promouvoir une telle culture perverse dans notre propre société, donnent à réfléchir. Durant ce temps, les écoles publiques, l'industrie du divertissement, les bibliothèques publiques et les médias ont tous conspiré pour sexualiser les jeunes enfants et pour désensibiliser le public à l'horreur du vice contre nature et à la séduction des enfants dans la perversion sexuelle.



Fig. 3. Saint Paul.

Il serait bon que tous les catholiques méditent la description que fait Moïse de la destruction de Sodome et Gomorrhe, afin d'être plus déterminés encore à lutter contre ces abominations. Dans son *Épître aux Romains*, saint Paul nous rappelle que ce ne sont pas seulement ceux qui pratiquent les perversions qui courent à la destruction, mais aussi ceux qui « approuvent ceux qui les pratiquent » :

« Car la colère de Dieu se révèle du haut des cieux contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent captive la vérité de Dieu par l'injustice : car ce qui est connu de Dieu est manifesté en eux. Car Dieu le leur a manifesté. Car les perfections invisibles de Dieu, depuis la création du monde, sont rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres : son éternelle puissance et sa divinité. Ils sont donc inexcusables puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils sont devenus vains dans leurs pensées, et leur cœur sans intelligence s'est obscurci. Car, se prétendant sages, ils sont devenus insensés. Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en une image d'homme corruptible, d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles.

C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, pour qu'ils déshonorent entre eux leurs propres corps. Ils ont échangé le Dieu véritable pour le mensonge, et ils ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, lequel est béni éternellement. Amen !

C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses. Car leurs femmes ont changé l'usage naturel en un usage contraire à la nature. Et de même, les hommes, abandonnant l'usage naturel des femmes, se sont enflammés dans leurs convoitises, les uns envers les autres, hommes avec hommes, pratiquant l'impureté et recevant en eux-mêmes le juste salaire de leur égarement.

*Et comme ils n'ont pas voulu connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur sens pervers, pour qu'ils fassent ce qui n'est pas convenable, remplis de toute iniquité, de malice, d'impudicité, d'avarice, de méchanceté, pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de tromperie, de malignité, chuchoteurs, détracteurs, haineux envers Dieu, arrogants, hautains, fanfarons, inventeurs de choses mauvaises, désobéissants à leurs parents, insensés, dissolus, sans affection, sans fidélité, sans miséricorde. Qui, ayant connu la Justice de Dieu, n'a pas compris que ceux qui font de telles choses sont dignes de la mort, et non seulement ceux qui les font, mais encore **ceux qui approuvent ceux qui les font** » (Rm 1,19-32).*

Par les prières de la Mère de Dieu, que le Saint-Esprit nous accorde la grâce de rester purs et de protéger la pureté de tous les enfants !

*

*

*

SOCIÉTÉ

« Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes
qu'en les aimant » (P. Léon Le Prévost).

Yuval Harari et sa vision de l'*Homo deus*

Gérald Pech¹

Présentation : Dernier intellectuel à la mode, mais cette fois à l'échelle mondiale, Yuval Noah Harari est, en particulier, la mascotte du Forum économique international (WEF). Il illustre donc à merveille cet adage : « les hommes suivent les idées ; les idées suivent l'argent. » On ne sait si, au for interne, Yuval Harari imagine vraiment de passer à la postérité, mais il est sans doute assez intelligent pour savoir que la valeur intrinsèque de sa pensée n'est guère à la mesure des flux financiers affectés à sa diffusion. Elle revêt cependant une réelle valeur pour nous, précisément en tant qu'énoncé autorisé de la propagande élitiste : ses « anticipations » sont en réalité un programme, une feuille de route, un vœu dont nous avons toutes les raisons d'espérer qu'il ne se réalisera pas, car tel n'est pas le plan de Dieu pour l'humanité. L'Homme-Dieu n'est pas à rêver dans les nuées ; Il est déjà venu, Il est, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église !

Historien et professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Yuval Harari présente dans son livre *Homo Deus*. Une brève histoire de l'avenir² – un livre à succès planétaire – une fresque de l'histoire de l'humanité telle qu'il l'envisage selon sa perspective transhumaniste.

Yuval Harari est convaincu que l'homme est devenu *Homo sapiens* après des millions d'années d'évolution biologique darwinienne opérant par la sélection naturelle et guidée par un objectif : la survie du plus fort.

¹ Physicien, Gérald PECH fut, avec André EGGEN, le traducteur et l'éditeur d'un livre majeur : *L'Entropie génétique*, de John SANFORD, présenté aux lecteurs dans « Évolution ou dévolution », *Le Cep* n° 89, p. 1, avec publication d'un extrait « Le phénomène de l'unité », p. 15.

² Y. HARARI, *Homo Deus*. Une brève histoire de l'avenir, Paris, Albin Michel, 2017, 462 p.

Extrapolant à partir de 70 000 ans d'histoire de l'humanité, les prédictions d'Harari sont sombres, dystopiques et inquiétantes. Mais elles ont fait des adeptes parmi les grands noms de l'industrie, de la politique et de la science, dont Barack Obama, Mark Zuckerberg, Bill Gates, Daniel Kahneman et Jared Diamond.

Dans la fresque prospective qu'il esquisse, Harari fait un certain nombre de prédictions dont certaines méritent l'attention.

Les humains deviendront des dieux. *L'Homo sapiens* (l'homme sage) évoluera vers *L'Homo deus* (l'homme dieu), avec une maîtrise divine de son environnement et la capacité de créer (et de détruire) la vie.

Le bien-être et la santé domineront. Les problèmes de survie humaine (pandémies, famines et violences) étant résolus, les humains se concentreront de plus en plus sur la recherche de l'immortalité (bien-être) et du bonheur durable, comme s'ils étaient des dieux. Dans cette perspective, une filiale de *Google*, *Calico*, a pour modeste mission de résoudre le problème de l'immortalité.

La mort de l'humanisme. La religion dominante du XXI^e siècle – l'humanisme, qui célèbre l'intelligence humaine, l'expérience humaine (sensations, émotions et pensées) et les valeurs humaines – sera érodée par les progrès de la science et de la technologie. Plus précisément, les sciences humaines remettront en question la supériorité et l'exceptionnalisme humains implicites dans l'humanisme, y compris les croyances erronées dans le caractère unique de la sensibilité humaine (sentiments), de la sagesse humaine (raison) et du libre arbitre. Nous ne sommes que des animaux complexés se prenant pour des dieux.

La montée du techno-humanisme. Dans leur quête d'immortalité et de bonheur, les humains se tourneront vers la technologie pour s'améliorer grâce au génie génétique (biologique), au génie bionique (cyborg) et au génie informatique (intelligence artificielle ou IA).

La sagesse de l'IA surpasse la sensibilité humaine. Le « grand découplage » entre la sensibilité (notre capacité à ressentir) et la sagesse (notre capacité à raisonner) débouchera sur une technologie d'IA (Intelligence artificielle) plus intelligente que les humains. Des algorithmes non conscients, mais très intelligents, nous connaîtront mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, et nous compterons de plus en plus sur les

algorithmes de l'IA pour nous informer et nous guider dans la vie, l'amour et le travail.

Le dataïsme, néologisme qui vient du terme anglais *data*, qui signifie « données » [du latin *data*, même sens], **deviendra la nouvelle religion.** La religion de l'humanisme sera remplacée par une nouvelle religion, le « dataïsme », à mesure que nous remplacerons la vision du monde centrée sur l'homme par une vision du monde centrée sur les données. Ayant déjà ses adeptes dans la Silicon Valley, le dataïsme célèbre la vie comme un traitement de données, les individus et les organisations comme des algorithmes, et la valeur d'une vie humaine en termes de capacité à transformer les expériences en données. La formule de Yuval Harari : « *les organismes sont des algorithmes* » est le leitmotiv et le credo qui viennent supplanter la foi en un Créateur transcendant ayant créé l'homme.

L'Internet des choses. Si l'humanité est effectivement un système unique de traitement des données, alors il en résultera la création d'un nouveau système de traitement des données encore plus efficace, appelé l'Internet de toutes choses. Une fois cette mission accomplie, l'*Homo sapiens* disparaîtra.

La fin de l'humanité. La prochaine étape de l'évolution verra les humains passer du statut de *simiens* [du latin *simia* « singe »] semi-évolués à celui de cyborgs bioniques, puis à celui d'information pure et, ce faisant, se libérer de leurs chaînes biologiques basées sur le carbone. Nous serons alors une nouvelle espèce d'êtres : nos corps, nos esprits et notre relation avec l'environnement et avec les outils mécaniques et technologiques seront radicalement transformés. Ces outils augmenteront nos capacités et nos connaissances, et transformeront aussi notre nature humaine. Ils deviendront d'ailleurs partie intégrante de nos corps.

Telle est la vision de l'avenir de l'humanité pour Yuval Harari, vision qui est pour le moins décousue. Il ne parle pas d'*Homo spatius* dans son livre, mais l'idée que la nouvelle créature évoluant à partir de l'homme devienne, dans quelques centaines ou milliers d'années, non seulement un cyborg, mais également un être multiplanétaire, peut-être issu d'une fusion ou d'une copulation avec des extra-terrestres habitant d'autres mondes, rentrerait parfaitement dans sa vision évolutionniste.

Disons-le clairement : je ne partage en rien cette vision de l'avenir et de l'évolution de l'humanité, qui est pour moi pure fantasmagorie. Pourquoi ? J'ai commencé par dire que le point de départ de la pensée de Harari, c'était son athéisme ainsi que sa foi dans le mythe de l'évolution créatrice. Pour lui, si « durant 4 milliards d'années » – je le cite – « la sélection naturelle a bricolé et bidouillé ces corps, en sorte que nous sommes passés successivement des amibes aux reptiles, puis aux mammifères et aux Sapiens³ », alors « il n'y a aucune raison de penser que Sapiens soit le dernier stade de cette évolution⁴ ». Désormais, il suffit que l'homme aide l'évolution en mettant à profit le génie biologique, le génie cyborg et le génie des êtres non organiques. Ainsi « les bio-ingénieurs vont plutôt se saisir du vieux corps de Sapiens et en réécrire délibérément le code génétique, recâbler ses circuits cérébraux, modifier son équilibre biochimique, voire lui faire pousser des membres nouveaux. Ce faisant, ils vont créer des déités, qui pourraient bien être aussi différentes de nous, que Sapiens le fut de l'*Homo erectus*⁵. »

Le problème, c'est que l'évolution n'est rien de plus qu'un mythe qui, contrairement à ce qui nous est martelé depuis des décennies avec un dogmatisme n'admettant ni contestation ni débat scientifique ouvert, tant dans les milieux académiques que dans les médias, n'a jamais été prouvé par les faits. Les faits, bien au contraire, mêmes accumulés depuis plus de 150 ans, nous racontent une tout autre histoire : si évolution il y eut, elle ne fut pas progressive, dans le sens d'un progrès, mais régressive, c'est-à-dire dans le sens d'une dégénérescence.

La question de la dégénérescence génomique provient d'un concept que le généticien de réputation internationale John Sanford, l'inventeur du canon à gènes, a appelé « l'entropie génétique » : des mutations délétères apparaissent à un rythme très élevé, à chaque génération. La sélection naturelle ne peut éliminer que les pires d'entre elles pendant que les autres s'accumulent, à l'image de la rouille sur une voiture.

³ *Ibid.*, p. 49.

⁴ *Id.*

⁵ *Ibid.*, p. 49-50.

Des mutations bénéfiques sur d'autres sites du génome sont incapables de compenser cette érosion continue et systématique de l'information génétique, car les mutations bénéfiques sont beaucoup trop rares et beaucoup trop subtiles pour subsister dans une érosion aussi systématique de l'information⁶. Ce phénomène est soigneusement documenté dans la littérature scientifique, notamment par Sanford & coll. (2013)⁷ et Montañez & coll. (2013)⁸. Il est très facile de détruire systématiquement de l'information, mais il est impossible de créer de l'information **sans l'intervention d'une intelligence supérieure**. Ce problème anéantit la plausibilité et la possibilité d'une évolution progressive dans le passé – qui serait allée de l'organisme unicellulaire le plus simple à l'homme – et neutralise tout espoir d'évolution future du génome entier.

Ma deuxième objection aux prédictions de Yuval Harari, fort lyriques mais dénuées de tout fondement factuel et scientifique, repose sur le fait que ce dernier part d'une hypothèse qu'il accepte sans même en vérifier la valeur de vérité, à savoir que l'homme n'est que matière, et que sa nature est uniquement matérielle, d'où les efforts pour pirater l'homme au moyen d'algorithmes reproduisant des réactions physico-chimiques ou biochimiques. Il s'agit de *matérialisme ontologique* et de *monisme* adossé au *physicalisme* de la biologie évolutive. Mais la conscience, la conscience réflexive, le libre arbitre, le jugement moral, l'âme, la personnalité profonde de l'homme, ses souvenirs,

⁶ J. SANFORD, *L'Entropie génétique et le mystère du génome*, Le Séquestre, Éd. La Lumière, 2019, 264 pages.

⁷ J. C. SANFORD, J. BAUMGARDNER & W. BREWER (2013), « Selection Threshold Severely Constrains Capture of Beneficial Mutations », in MARKS II, R. J. & coll. (éditeurs), *Biological Information - New Perspectives*, Proceedings of the Symposium, États-Unis, Cornell University, 31 mai-3 juin 2011, 584 p. (p. 264-297). <https://doi.org/10.1142/8818>. Disponible à l'adresse :

http://worldscientific.com/doi/pdf/10.1142/9789814508728_0011.

⁸ G. MONTAÑEZ, R. MARKS, J. FERNANDEZ & J. C. SANFORD (2013). « Multiple overlapping genetic codes profoundly reduce the probability of beneficial mutation », in MARKS II, R. J. & coll. (éditeurs), *Biological Information - New Perspectives*, op. cit., p. 139-167.

<https://doi.org/10.1142/8818>. Disponible à l'adresse :

http://worldscientific.com/doi/pdf/10.1142/9789814508728_0006.

ses émotions, sa pensée, son esprit ne sont pas réductibles à de simples phénomènes mécanistes, donc à des algorithmes. En particulier, la pensée ne peut être assimilée ni au calcul ni aux algorithmes, aussi sophistiqués soient-ils ; l'intelligence humaine, notamment dans sa part de créativité et d'esprit critique, ne peut être ramenée à une intelligence informatique, qu'elle soit numérique ou symbolique. Dans ce cas, toutes les extrapolations que présente Harari s'évaporent et s'écroulent.

Ma troisième objection est d'ordre probabiliste et repose sur ce qu'Émile Borel appelait « la loi unique du hasard » : un événement remarquable, de probabilité suffisamment faible, ne se produit jamais dans des limites d'espace et de temps données, et il y a un seuil de probabilité en-dessous duquel un événement aléatoire peut être déclaré impossible – il ne s'est jamais produit ou ne se produira jamais dans aucun endroit de l'univers. Émile Borel situe ce seuil à 10^{-200} , sachant que l'univers compte 10^{70} particules selon les estimations. Même en augmentant considérablement la durée et la taille de l'univers, ce seuil ne sera pas fondamentalement affecté.

En 1972, dans son ouvrage magistral *Hasard et Certitude*⁹ – qui avait été écrit comme une réponse au livre paru en 1970, *Le Hasard et la Nécessité*, du biologiste et prix Nobel de physiologie Jacques Monod –, Georges Salet, polytechnicien et professeur de mécanique dans plusieurs écoles d'ingénieurs, estimait que l'apparition d'un nouvel organe ou l'apparition d'une nouvelle fonction par des mutations avaient une probabilité des milliards de fois inférieure à ce fameux seuil. « *En quelques dizaines de milliards d'années et dans une sphère contenant les galaxies les plus lointaines, il y a certitude qu'aucun événement remarquable de quelque nature que ce soit de probabilité inférieure à cette valeur n'a pu se produire*¹⁰. » « *Même en mobilisant toute la matière des centaines de milliards de galaxies qui peuplent l'univers pour en faire des gènes et en réalisant, puis en détruisant ceux-ci à la cadence fantastique de 10^{14} fois à la seconde, il faudrait quelque 10^{500} années pour réaliser tous les*

⁹ G. SALET, *Hasard et Certitude*. Le transformisme devant la biologie actuelle, Bonchamp-lès-Laval, Téqui, 2003, 504 p. Publié originellement aux Éditions scientifiques Saint-Edme, 1972.

¹⁰ *Ibid.*, p. 99.

*états possibles d'un gène d'importance moyenne, soit de 1 000 paires de nucléotides*¹¹. » En 1939, Lecomte de Noüy avait déjà calculé que, pour que le hasard ait eu le temps de former une seule macromolécule dissymétrique, il lui aurait fallu disposer de 10^{243} milliards d'années¹². Ainsi, les probabilités d'apparition de la vie par des processus aléatoires naturels sont si infinitésimales – bien en-deçà du seuil d'impossibilité en termes probabilistes selon la loi unique du hasard d'Émile Borel – que l'on peut en déduire que la vie n'a jamais pu apparaître par un processus évolutif darwinien. Bien conscients de ce nœud probabiliste, des scientifiques athées, comme Stephen Hawking, se sont accrochés à des théories cosmologiques qui sortent du champ de la physique pour entrer dans le domaine des pures spéculations. Il suffit de postuler des « multivers », une quasi infinité d'univers comme le nôtre, et ainsi l'impossible devientrait possible dans le monde mental et irréel de ceux qui préfèrent se noyer dans l'illusion de la génération spontanée darwinienne au lieu de croire au miracle de la création, apanage du seul Dieu Créateur transcendant et Tout-Puissant :

*« Dans cette approche, la naissance de l'Univers est un phénomène spontané qui explore tous les scénarios possibles. La plupart de ces scénarios correspondent à d'autres univers qui, bien que parfois similaires au nôtre, sont le plus souvent très différents*¹³. »

*« La création spontanée est la raison pour laquelle il existe quelque chose plutôt que rien, pourquoi l'Univers existe, pourquoi nous existons. Il n'est nul besoin d'invoquer Dieu pour qu'il allume la mèche et fasse naître l'Univers*¹⁴. »

Cette objection m'amène à dire ceci : considérant par ailleurs que les preuves des conditions uniques favorables à la vie sur la Terre sont tellement accablantes, il m'est tout bonnement

¹¹ *Ibid.*, p. 223.

¹² Voir notamment D. RAFFARD de BRIENNE, *Pour en finir avec l'évolution*, ou *La faillite des théories évolutionnistes*, Paris, Perrin & Perrin, 1998, 154 p.

¹³ S. HAWKING & L. MLODINOW, *Y a-t-il un grand architecte dans l'Univers ?*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 123.

¹⁴ *Ibid.*, p. 160.

impossible de croire que la vie ait pu émerger dans d'autres coins du cosmos. La question de la colonisation d'autres planètes dont les environnements sont hostiles à la vie humaine devient ainsi caduque, étant donné qu'imaginer des créatures cyborgs bioniques qui résulteraient de manipulations génétiques à souhait du vivant biologique, et suivant une plasticité libre à l'encontre des limitations imposées par le Créateur et qui pourraient s'adapter à d'autres environnements, relève d'une illusion dystopique.

Les prédictions de Yuval Harari ne sont ainsi rien de plus que des croyances. Yuval Harari et avec lui les transhumanistes les plus en vogue présentent sans complexe le transhumanisme comme la *religion* du futur. Il est intéressant à ce titre que Laurent Alexandre et Yuval Harari emploient des expressions et termes à connotation très fortement religieuse, par exemple en clamant – je cite de nouveau les propos de Yuval Harari tirés de son livre *Homo Deus*. Une brève histoire de l'avenir – : « *Et ayant sorti l'humanité de la brutalité des luttes pour la survie, nous allons chercher à hisser les hommes au rang de dieux, à transformer Homo sapiens en Homo deus*¹⁵. »

Il poursuit sur la même ligne, en arguant que le vide spirituel sera comblé par le « dataïsme », c'est-à-dire la religion des données, dont le postulat est que « l'univers consiste en un flux de données¹⁶ », et que la valeur de chaque phénomène ou entité est déterminée par « sa contribution au traitement des données¹⁷ ».

En fait, les idées de Yuval Harari, développées et vulgarisées dans ses ouvrages dont *Homo Deus*, se résument à une seule idée maîtresse, une seule prémisse de départ sur laquelle va se construire toute sa pensée et de laquelle découlent toutes ses orientations idéologiques. Il n'hésite pas à marteler ce principe de base dans ses ouvrages, mais également et surtout dans ses conférences publiques.

Cette prémisse ou ce présupposé fondamental concerne la source d'autorité suprême. Le voici : la source d'autorité ultime est passée aujourd'hui du ciel (il nomme par là Dieu, les dieux, le Pape, les prêtres, rabbins et pasteurs et la Bible) à la terre, c'est-à-

¹⁵ *Ibid.*, p. 460, souligné par nous.

¹⁶ *Ibid.*, p. 397.

¹⁷ *Id.*

dire à l'homme. Il prône donc un humanisme radical et absolu où l'homme n'a plus à se référer à des commandements divins ni à des absolus extérieurs à lui-même, mais doit se prendre comme la seule norme, avec ses émotions et ses sentiments lui disant ce que sont le bien et le mal. C'est donc un subjectivisme relativiste absolutisé. Voilà donc ce principe directeur qui fonde sa vision du monde et toute sa cosmologie. Harari écrit dans *Homo Deus* : « *Les humains sont donc eux-mêmes la source de toute vérité*¹⁸. » *Toujours dans ce livre, il signale bien, dans le cas où le lecteur ne le saurait pas encore, que « l'humanisme est devenu la religion universelle dominante »* (souligné par moi). C'est précisément ce qui permettra la transmutation de cet humanisme en une nouvelle religion transhumaniste. Il ne s'agira que d'une évolution techniciste, dans le pur prolongement logique et inéluctable de la vision transformiste.

À partir d'une telle prémisse dans laquelle Dieu a été exclu de sa vision du monde et de ses préoccupations, il est normal que Yuval Harari embrasse un autre dieu, puisqu'en réalité est Dieu celui ou ce qui détient l'autorité suprême. L'homme devient donc Dieu. Il écrit encore, en effet :

*« Alors que les théistes adorent théos (θεός « dieu », en grec), les humanistes adorent les humains. L'idée fondatrice des religions humanistes est qu'Homo sapiens possède une essence unique et sacrée qui est la source de tout sens et de toute autorité dans l'univers*¹⁹ » [souligné par nous].

La fin du libre-arbitre, moteur de l'autonomie de la personne, est également envisagée par l'historien, car l'humanité finira par se dissoudre dans un tout algorithmique interconnecté en réseau : « *La technologie du XXI^e siècle peut, elle, permettre à des algorithmes extérieurs de « pirater l'humanité » et de me connaître bien mieux que je ne me connais. À compter de ce jour, la croyance en l'individualisme s'effondrera et l'autorité sera transférée des individus aux algorithmes en réseau*²⁰. » Dans un tel univers, « *les individus ne se verront plus comme des êtres*

¹⁸ *Ibid.*, p. 356.

¹⁹ *Ibid.*, p. 109.

²⁰ *Ibid.*, p. 356.

autonomes qui mènent leur vie comme ils l'entendent, mais s'habitueront à se voir comme un assemblage de mécanismes biochimiques constamment surveillé et guidé par un réseau d'algorithmes électroniques²¹».

En d'autres termes, nous venons de le voir, ce qu'envisage Yuval Harari n'est rien de plus ni rien de moins qu'un ersatz de nouvelle religion entièrement anthro et technocentrée, c'est-à-dire centrée sur l'homme augmenté par la technologie, se transcendant au-dessus de sa propre condition biologique mortelle, pour atteindre à l'immortalité, à la toute-puissance. C'est une religion qui va au-delà des religions traditionnelles, mais qui en reprend certains concepts. En effet, alors que dans le christianisme, Dieu est le Créateur omnipotent qui crée librement l'univers *ex nihilo* par Sa Parole – les fameux *fiat* créateurs de la *Genèse* –, dans la vision transhumaniste de Yuval Harari, les attributs de la divinité sont transférés à l'information : intelligence et auto-assemblage par le flux des données, génération de la conscience dans la machine par l'intelligence artificielle.

Il est significatif que, de la même manière, un philosophe français, Luc Ferry, ancien ministre de l'Éducation nationale, emploie également des vocables religieux dans son livre *L'Homme-Dieu ou Le sens de la vie*²², en parlant d'*humanisme spiritualiste*, d'*humanisme transcendantal*, voire d'*homme-Dieu*, signe qu'il n'est pas possible de supprimer la transcendance et la référence à Dieu. En quelque sorte, avec le transhumanisme, nous parvenons à un oxymore des plus surprenants où il est question maintenant de *technologisme transcendantal*, ce qui confère bien au transhumanisme un statut de (fausse) religion sous un habillage pseudo scientifique.

Si vous me demandez maintenant ce que je pense de la place d'une telle religion transhumaniste, notamment si je pense qu'elle va éclipser les autres religions traditionnelles qui devront s'adapter ou disparaître, voici ce que je vous dirai.

²¹ *Id.*

²² L. FERRY, *L'Homme-Dieu. ou Le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1997, 192 p.

La prétention de croire que la raison est *autonome*, c'est-à-dire détachée d'un Dieu créateur, et qu'elle se suffit à elle-même et n'a pas besoin de Dieu n'est pas nouvelle. Ces prémisses, qui sont de nature ontologique et qui, dans le cas du transhumanisme, postulent qu'en dehors de la matière il n'y a rien, sont associées à la conviction que les religions traditionnelles, en particulier le judéo-christianisme, ne subsisteront pas à la vague déferlante de la puissance de la raison humaine et aux progrès engendrés par la science, qui anéantiront à jamais les croyances puériles et folles du christianisme.

Il convient de se rappeler, par exemple, que c'est Voltaire, philosophe des Lumières, qui écrivait en 1764 dans son *Dictionnaire philosophique* :

« La Bible, c'est ce que les fous ont écrit, ce que les imbéciles recommandent, ce que les voyous enseignent et ce que les jeunes enfants sont obligés d'apprendre par cœur²³. »

Et il évoquait déjà la fin du christianisme : « Nous vivons dans le crépuscule du christianisme », écrivait-il. Il poussa même la hardiesse jusqu'à faire cette prédiction très insolite en 1776, prédiction qui restera dans les annales de l'Histoire :

« Le sujet est maintenant épuisé : la cause est décidée pour ceux qui sont prêts à se servir de leur raison et de leurs lumières, et les gens ne liront plus cette [Bible]²⁴. »

²³ MERRITT, Daniel. La prédiction de Voltaire, sa maison et la Société Biblique : vérité ou mythe ? Traduction française de l'article : MERRITT, Daniel. Voltaire's Prediction, Home, and the Bible Society: Truth or Myth ? 18 mars 2019 [consulté le 15 mai 2023]. Disponible à l'adresse : <https://bibleetsciencediffusion.org/index.php/2020/08/18/la-prediction-de-voltaire-la-maison-et-la-societe-biblique-verite-ou-mythe/>.

²⁴ VOLTAIRE, *La Bible enfin expliquée*, Londres, 1776 ; également ; James PARTON, *Life of Voltaire*, t. II. Boston, Houghton, Mifflin & Co, 1881, p. 543. Cité dans *ibid.* ??

Ce cri de triomphe contre le christianisme trouva un écho chez le philosophe nihiliste allemand Friedrich Nietzsche, qui lancera en 1882 dans le *Gai Savoir*²⁵ : « Dieu est mort ! » Que voulait-il dire par là ? Pour Nietzsche, le nihilisme, qui se répandait à son époque, signifiait que les « valeurs supérieures traditionnelles » (la conception traditionnelle du couple et de la famille, le beau, le bon, le juste, le but de l'existence, etc.) se dépréciaient et s'effritaient. Si ces « valeurs supérieures traditionnelles » commençaient à s'effriter, c'était que le fondement, Dieu, commençait à s'affaïsser. L'affaïssement de ce fondement suprême entraînant la dévaluation de toutes les autres grandes valeurs traditionnelles, c'était ce que Nietzsche appelait la « mort de Dieu ». La conséquence de cette « mort de Dieu », fut une désorientation extrême, dans la mesure où cette perte du fondement sur lequel s'était érigée pendant quinze siècles la civilisation occidentale touchait tout autant la morale, que l'esthétique et la science.

D'autres hérauts de la mort de Dieu ont suivi ; je pense notamment, bien sûr, au naturaliste Charles Darwin dont l'ouvrage *De l'Origine des espèces*, publié en 1859, a permis à sa théorie de l'évolution d'occuper, depuis lors, une place maîtresse dans la pensée scientifique et dans la culture occidentale, et grâce à laquelle le professeur athée d'Oxford Richard Dawkins a pu dire : « Darwin a rendu possible le fait d'être un athée intellectuellement satisfait²⁶. »

Face à toutes ces prédictions sur la mort de Dieu et du christianisme, voyons maintenant la réalité :

- Cinquante-huit ans seulement après sa mort, l'ancienne maison de Voltaire à Genève, en Suisse, est devenue un dépôt de Bibles et de traités évangéliques. Henri Tronchin, président de la

²⁵ F. NIETZSCHE, *Die fröhliche Wissenschaft (La Gaya Scienza)*, (1882) nouv. édit. de 1887 ; la traduction en franç. *Le Gai Savoir*, par Henri Albert, parut à Paris, Éd. du Mercure de France, en 1901. Édition électronique v. 1.0 : Les Échos du Maquis, 2011.

²⁶ R. DAWKINS, *The Blind Watchmaker*, New York, Norton, 1986, p. 6. « Although atheism might have been logically tenable before Darwin, Darwin made it possible to be an intellectually fulfilled atheist. » Soit en français : « Bien que l'athéisme ait pu être logiquement défendable avant Darwin, Darwin a rendu possible le fait d'être un athée intellectuellement accompli. »

Société évangélique de Genève, y résidait et utilisait une partie des pièces pour entreposer les Bibles²⁷. Ironie de l'histoire, humour de Dieu face à un moqueur orgueilleux !

- L'ancienne Union soviétique communiste et athée s'est effondrée, et avec elle l'athéisme a laissé place à la religion orthodoxe qui a repris ses couleurs plus que jamais. Les gens en avaient assez d'un athéisme étouffant qui ne donne pas de sens à la vie.

- En Chine, l'athéisme d'État enrobé de l'idéologie communiste persécute féroce l'Église chrétienne non alignée, depuis plusieurs décennies, mais la croissance de l'Église est phénoménale : l'on dénombre aujourd'hui entre 60 et 80 millions de chrétiens en Chine, et l'on estime qu'à l'horizon de 2030 le pays en comptera 300 millions, devenant ainsi le plus grand pays chrétien du monde.

Tout cela laisse présager avec certitude que la religion du dataïsme, que vante tant Yuval Harari, subira le même sort que ces ennemis de l'Évangile.

L'universitaire américain Phillip Jenkins, professeur d'Histoire et directeur du programme d'études historiques sur la religion à l'université de Baylor, aux États-Unis, a donné une analyse très percutante dans son livre *The Next Christendom. The Coming of Global Christianity*²⁸ (*La Prochaine Chrétienté. La venue du christianisme mondial*). Voici ses observations : la croissance de l'Église [catholique ?] est la plus forte dans le monde partout où le christianisme a conservé ses doctrines historiques, alors qu'en Occident, ce sont les églises libérales – lesquelles abandonnent les croyances traditionnelles et cherchent à s'adapter, à la science notamment, en rejetant les miracles – qui

²⁷ VOLTAIRE acheta la "Propriété de Saint-Jean" à Genève, qu'il rebaptisa "Les Délices". Il y vécut de 1754 à 1760 (car il fut chassé par les calvinistes genevois). Le château fut alors acheté par le colonel Henri TRONCHIN, ami du philosophe. La famille TRONCHIN y habita jusqu'en 1840. Après diverses péripéties, en 1929, "Les Délices" furent acquis par la ville de Genève qui en fit un "Musée Voltaire" dès 1945, intégré depuis 1970 à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

²⁸ Ph. JENKINS, *The Next Christendom. The Coming of Global Christianity*, Oxford, Oxford University Press, (2002), 2^{de} édit. aug., 2007.
<https://doi.org/10.1093/0195146166.001.0001>.

périlclitent. Je prédis que, face à la vague transhumaniste, il se produira exactement la même chose. Loin de disparaître, les Églises qui resteront attachées aux doctrines fondamentales du christianisme connaîtront une forte croissance, alors que les églises libérales qui absorberont le transhumanisme se videront toujours plus. Et je dirais même que le vide spirituel dans l'Occident fortement sécularisé amènera une telle décadence et une telle désespérance qu'au moment où l'on s'y attendra le moins le christianisme historique renaîtra de ses cendres.

Nos correspondants publient :

***Les Apprentis sorciers,*
par Alexandra HENRION CAUDE**

Alexandra Henrion Caude est une généticienne talentueuse : après son doctorat en génétique à *Paris VII* et un post-doctorat à la *Harvard Medical School* à Boston, elle a été directrice de recherche pour l'Inserm à l'hôpital Trousseau, puis à l'hôpital Necker. Elle fut lauréate du prestigieux prix *Eisenhower Fellowship*, aux États-Unis. En 2012, elle découvre l'implication d'ARN non codants dans certaines maladies génétiques. Elle a aussi découvert une famille de microARN qu'elle a fait baptiser MitomiR, découverte pleine de promesses pour la recherche médicale.

Dans ce petit livre, Alexandra Henrion Caude fait un travail de vulgarisation : elle nous emmène à la découverte de l'acide ribonucléique, l'ARN. Pour le dénigrer ? Bien au contraire, sur plusieurs chapitres passionnants elle chante les louanges de l'ARN, « molécule géniale, brillante, prodigieuse ». Dans un langage simple et très imagé, elle nous expose les formes multiples de ces molécules dans le corps humain, leurs immenses capacités, leurs modifications, leurs rôles aussi divers que variés. La recherche a fait d'énormes progrès dans ce domaine, mais elle précise : « on sait des choses à leur sujet, mais on ne les connaît pas parfaitement. »

Depuis quelques décennies déjà, on développe des médicaments à base d'ARN. Elle en explique tout le potentiel : ils

agissent comme de véritables snipeurs. « Ce savoir encore récent, nous permet légitimement d'espérer que l'ARN soit ce qu'il y a de plus prometteur, la boîte à outils la plus perfectionnée pour soigner toute maladie, et notamment les maladies génétiques. » Elle s'intéresse enfin plus précisément à l'ARNm, un ARN qui est à la fois le *message* et le *messenger* et nous dévoile son « côté prodigieux ». Découvert en 1960, l'ARNm ne va être testé chez l'homme pour soigner des maladies qu'à partir des années 2000.

De nombreux essais furent menés pour lutter contre certains cancers, contre la grippe, ou encore contre le VIH ou la rage. Malheureusement, jusqu'en 2019, toutes ces tentatives furent des échecs, notamment à cause des effets secondaires. Et pourtant, en 2020, alors que sévissait le Covid-19, c'est l'ARN messenger qui fut choisi pour lutter contre l'épidémie. Et l'on nous dit que c'est une technique absolument maîtrisée. C'est un mensonge !

Alexandra Henrion Caude dénonce les laboratoires pharmaceutiques qui ont joué aux *apprentis sorciers* en commercialisant ces « vaccins », alors même qu'ils en ignoraient l'efficacité réelle et les effets secondaires, à court, à moyen et à long termes. *Les apprentis sorciers*, ce sont aussi les politiques qui ont décidé d'en faire LA solution pour sortir de la crise et ont lancé les campagnes de vaccination massives pour les personnes à risques, puis pour les personnes saines, et même pour les enfants.

Ce livre est terriblement à charge. Nous aurions aimé entendre les arguments contradictoires, lire quelques réfutations de spécialistes. C'est même le souhait de l'auteur : « Ce livre est une main tendue pour ouvrir le débat, ce qui me semble extrêmement important lorsqu'il s'agit de santé publique » (propos tenu lors d'un entretien accordé à *Aleteia*). Malgré l'immense succès que connaît ce livre solidement documenté¹, les experts et les scientifiques du « consensus scientifique » préfèrent se taire, voire insulter, plutôt que de proposer une contradiction argumentée. (S.M.)

(Paris, Albin Michel-Versilio, 2023, 153 p., 16,90 €)

¹ Ndlr. Comportant 12 pages de références bibliographiques sur 153 pages, il fait penser au livre de Pamela ACKER sur les vaccins (C.E.P., 2021, 220 p., 17 €) : bien écrit, facile à lire mais bétonné : rien n'est affirmé de mémoire, tout y est référencé, ce qui rend fort difficile la critique frontale.

Quand *Le Point* cherchait à instrumentaliser le CEP

Dominique Tassot

Le magazine *Le Point*, dans sa version électronique du 29 mars, s'est fendu d'un article de deux pages pour attaquer Alexandra Henrion Caude :

Alexandra Henrion Caude ou la vaccination selon Jésus.

Dans son best-seller « Les Apprentis sorciers », la généticienne développe des arguments scientifiques contre les vaccins à ARN. Mais ce propos cache une thèse profondément religieuse. Publié le 29/03/2023 à 13h00.

Même si cet article de circonstance n'a aucun mérite qui lui vaudra de rester dans les Annales du journalisme, il convenait de le signaler ici, car c'est en se référant au CEP que l'auteur tente de déconsidérer la généticienne, sans avoir à critiquer son livre par des arguments rationnels. Il s'agit donc d'une classique attaque *ad hominem*¹. En voici un extrait :

« Que ferait le Christ s'il était humainement parmi nous ? »

La question ne vient pas du Pape, ni d'un évêque ou d'un quelconque prêtre qui aurait toute licence d'en appeler à Jésus pour s'adresser à la communauté des croyants. Non, elle est d'Alexandra Henrion Caude, une ancienne chercheuse qui a pris sa retraite anticipée de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm) en 2019. Cette généticienne s'est fait connaître du grand public par son hostilité aux mesures sanitaires durant la pandémie. Elle est devenue une figure de proue du mouvement antivax et complotiste. Ces propos sur le Christ ont été tenus en 2021 lors d'une conférence sur le Covid-19 auprès d'une organisation catholique intégriste dont nous reparlerons plus loin. En effet, nous allons le voir, la Dr Henrion Caude a depuis longtemps délaissé la blouse blanche.

¹ L'on serait tenté d'écrire *ad mulierem* si le substantif latin *homo* n'avait pas justement déjà – à la différence de *vir* – le sens d'un collectif désignant tant les femmes que les hommes.

Elle a revêtu les habits d'une nouvelle croisade contre les forces du mal, qui, selon elle, menacent l'humanité à coups de PMA, de droit à l'avortement et, bien sûr, de vaccins à ARN messenger. Preuve de cette mission divine qui lui incombe, elle assure que sa décision de quitter l'Inserm s'est imposée à elle, car « inspirée de Dieu ».

[...] Ces derniers jours, la généticienne agite la presse et les réseaux sociaux avec la sortie de son livre : *Les Apprentis sorciers* – Tout ce que l'on vous cache sur l'ARN messenger. Un incroyable succès de librairie et en tête des ventes sur Amazon. Il s'est écoulé, en dix jours, à plus de 15 000 exemplaires, selon son éditeur Albin Michel, qui, en prévision, a déjà décidé de faire grimper le tirage à 75 000. Ce manifeste reprend inlassablement les arguments anti-vaccinalistes développés pendant la pandémie et largement démentis par la communauté scientifique.

L'ouvrage, s'adressant à un large public, peu enclin à s'abreuver d'eau bénite, ce n'est donc pas dans ces pages que se trouve le Saint-Esprit qui imprègne tant la pensée d'Alexandra Henrion Caude. Elle n'a pas non plus exprimé ces idées-là lors de l'entretien que nous avons eu avec elle le 16 mars. Il faut plutôt s'intéresser à ses interventions auprès du cercle restreint de catholiques intégristes. Selon le contexte, un même sujet peut donc avoir deux versions : l'une scientifique, l'autre profondément religieuse.

Mais dès qu'elle s'adresse directement aux catholiques, et plus particulièrement aux plus fondamentalistes, Alexandra Henrion Caude change d'horizon. Sa conférence – que nous évoquions plus haut – était organisée par le Centre d'études et de prospective sur la science (CEP). Organisation créationniste radicale. Ce « centre », en apparence féru de connaissances scientifiques, est en réalité une organisation créationniste radicale qui se fait fort de « rétablir un pont nécessaire entre la foi et la science ». Dans les faits, le CEP s'appuie sur une lecture littérale de la Bible. La *Genèse* serait le récit historique et authentique de la création du monde. L'évolution des espèces est donc un mensonge et la Terre a été créée par Dieu en sept jours, il y a quelques milliers d'années.

Le raisonnement semble donc le suivant : 1/ Alexandra Henrion Caude se présente comme généticienne, donc comme une scientifique, valant à son livre un beau succès de librairie (ce qui semble déplaire à la direction du magazine *Le Point*, mais on ne saura pas ici pourquoi). 2/ Alexandra Henrion Caude est un personnage double : elle met en avant sa qualité de chercheur titré et reconnu par ses pairs, mais c'est en réalité une chrétienne fondamentaliste qui s'est révélée comme telle en intervenant au colloque du CEP à Orsay, en 2021. 3/ Le CEP, anti-évolutionniste, est *ipso facto* « en dehors de la science » (de la science reconnue et consensuelle), donc Alexandra Henrion Caude n'a aucun droit pour revendiquer une quelconque autorité scientifique.

Pour défendre Alexandra Henrion Caude, il conviendra de noter, d'emblée, qu'un bon conférencier adapte son discours à l'auditoire. Alexandra la croyante se présente dans son livre comme catholique, il n'y a donc aucune duplicité de sa part à intervenir en cette qualité au colloque d'une association dont la revue porte en épigraphe la formule « tout reconsidérer dans le Christ ». Simplement, elle transmet à ce public, sensibilisé à la dimension religieuse du monde, des considérations qui n'avaient pas leur place dans un livre destiné au grand public. Ajoutons que le PowerPoint de sa conférence venait d'être présenté à Rome, à la demande du Vatican, devant un auditoire très certainement indemne de toutes les dérives dont *Le Point* accuse le CEP pour le marginaliser. Enfin, il n'a jamais été demandé aux conférenciers qui interviennent lors d'un de nos colloques de souscrire à tous les articles des buts statutaires de l'association : ce sont leur qualité et leur compétence pour traiter le sujet imparti qui justifient leur présence au micro du CEP.

Quels sont maintenant les propos scandaleux que le journaliste a retenus après audition de la conférence ?

Mais revenons aux propos d'Alexandra Henrion Caude. Sa thèse sur la modification génétique de l'homme par le vaccin ARN s'éclaire dans le discours qu'elle tient auprès des fondamentalistes du CEP : « Je crois que l'évolution de l'homme, c'est celle-ci [elle montre, derrière elle, une représentation de la fresque de La Création d'Adam au plafond de la chapelle Sixtine, NDLR], c'est celle qui nous fait passer de cette création que nous avons reçue, finalement, à

des modifications génétiques et des interfaces homme-machine qui progressivement nous modifient. La modification génétique, on y est, c'est l'ARN. » Traduction : la technique transforme l'homme, création de Dieu. Et d'agiter tout l'épouvantail transhumaniste : « On ne va pas vous traiter du Covid. On va plutôt vous injecter un ARN messager de virus qui va vous augmenter. » Un véritable récit faustien, où l'homme devient Créateur. Plus loin, elle insiste sur la dimension sacrée de la Création en reprenant le déroulé de la fécondation humaine, la rencontre de l'ovule et du spermatozoïde pour le biologiste, « la rencontre avec votre Dieu créateur » pour Alexandra Henrion Caude. C'est d'ailleurs à ce moment de sa conférence que, dans une envolée lyrique, elle demande ce que le Christ aurait fait s'il avait été « humainement » parmi nous : « Se serait-il camouflé le visage avec un masque dans le Temple ? Se serait-il tenu à distance des personnes malades ou saines ? Éloignerait-il les foules qui affluent tout près de lui ? N'aurait-il pu embrasser sa maman, de peur de la contaminer ? N'aurait-il plus guéri ni le muet ni l'aveugle avec sa propre salive ? Se serait-il fait injecter avec des lignées dérivées de fœtus avortés ? Aurait-il accepté la logique transhumaniste qui augmente l'homme au niveau génétique en le mélangeant à une espèce virale ? » En d'autres termes, la politique sanitaire en période de pandémie ne devrait pas s'appuyer sur la science, mais sur une lecture à la lettre de la Bible.

Son jugement juge le juge. Critiquer le transhumanisme serait donc un signe sûr d'arriération mentale. Mais comme le journaliste ne peut ici que protester en déchirant ses vêtements, il va chercher la caution intellectuelle d'une vieille connaissance : Jacques Arnould.

La réalité de l'évolution ne fait plus débat dans la communauté scientifique, ni même au sein de l'Église : « Jean-Paul II, en 1996, a prononcé un discours devant l'Académie pontificale des sciences, dans lequel il invite très clairement les catholiques à reconnaître le fait de

l'évolution »², rappelle Jacques Arnould, théologien, historien des sciences et ancien dominicain. Quant à l'âge de la Terre, il est estimé à environ 4,5 milliards d'années... Cette posture du CEP n'étonne pas le théologien : « Ils ont toujours ce désir de faire concorder les textes bibliques avec la science, quitte à la critiquer quand elle ne correspond pas à leur vision du monde. » Une manie visant à prouver l'existence de Dieu, que Jacques Arnould critique vigoureusement dans son dernier livre : *Dieu n'a pas besoin de « preuves »*, paru en février dernier chez Albin Michel³.

Nos lecteurs savent déjà que le véritable « concordisme », dans le mauvais sens du terme, consiste à dénaturer les dogmes et à torturer les versets bibliques pour les rendre compatibles avec les énoncés, supposés apodictiques, de la dernière théorie scientifique en vogue. Il est d'ailleurs navrant de penser que les théologiens seront les derniers à quitter le radeau en péril de l'évolutionnisme : à la différence des scientifiques, aptes à retourner leur veste sans états d'âme, eux devront alors revoir toute leur religion, pénible mais inéluctable déchirement que nous aimerions pouvoir leur éviter...

Après avoir exécuté la catholique par l'habile recours à un ancien dominicain (dont on apprend par ailleurs qu'il collabore régulièrement au *Point*), vient l'estocade finale, assénée au nom d'Axel Kahn qui fut le directeur de thèse d'Alexandra Henrion Caude, mais semble avoir coupé les ponts lorsque son ancienne élève s'est dissociée du discours officiel sur le COVID :

En mai 2021, le grand généticien Axel Kahn – décédé en juillet de la même année – décrivait ainsi son ancienne étudiante en thèse : « Alexandra Henrion Caude a été une chercheuse brillante, puis a quitté l'Inserm et développé des

² Un important « Courrier des lecteurs » publié dans *Le Cep* n° 60, juillet 2012, p.92, relate ce qui s'est réellement passé lors de cette séance de l'Académie pontificale des Sciences.

³ Livre qui – le titre l'indique assez – vise à réfuter l'ouvrage *Dieu, la science, les preuves*. L'aube d'une révolution (Paris, Trédaniel, 2021), écrit par Olivier BONNASSIES & Michel-Yves BOLLORÉ ; cf. *Le Cep* n°98, mars 2022. Faire de l'apologétique serait-il, aux yeux de Jacques Arnould, un péché aussi grave que l'antiévolutionnisme ?

thèses complotistes en contradiction avec ses pairs. Je n'ai pu l'expliquer que par une évolution intégriste puis sectaire de mon ancienne thésarde. » L'élève avait déposé une plainte en diffamation contre son maître, avant de la retirer, apprenant qu'il était très malade. Aujourd'hui, elle le remercie dans son livre et le considère comme son mentor. Axel Kahn, apôtre infatigable de la science, aurait-il apprécié un tel hommage ?

Nos lecteurs ont ici tous les éléments pour apprécier les comportements respectifs des deux personnes, jadis intellectuellement proches. Qu'Axel Kahn (1944-2021), juif athée, membre du Conseil Consultatif national d'éthique de 1992 à 2004, ait été sollicité en 2021 pour « recadrer » la chercheuse n'a rien de surprenant. Mais il nous revient en mémoire une anecdote en faveur de sa droiture scientifique. Le 30 janvier 2007, nous étions réunis, Axel Kahn, Jacques Arnould, trois autres invités et moi-même sur le plateau de l'émission télévisée *Ce soir où jamais* animée par Frédéric Thaddeï. En citant Descartes et Newton, je pus glisser l'idée – qui en réalité n'est pas une idée mais un constat historique – que la science européenne devait sa naissance à l'association de la logique grecque avec le concept biblique de « création ». Le dominicain Jacques Arnould s'opposa aussitôt, considérant que les domaines de la foi et de la science devaient rester séparés, mais Axel Kahn, sans être sollicité, me donna raison sur ce point.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter les considérations avancées par le magazine pour discréditer le CEP. Mais il importait de bien voir, à cette occasion, comment la tactique imparable, qui consiste à toujours éviter les débats de fond, condamne le journalisme à l'insignifiance. Le CEP n'a pas vraiment été « instrumentalisé », si ce n'est comme un épouvantail à usage ponctuel ; c'est plutôt *Le Point* qui nous semble être instrumentalisé, asservi en vue d'un objectif politique dont ses lecteurs n'auront pas tous les éléments pour en bien juger.

Nos membres publient

Moi, « Bob », curé de Saint-Frusquin, **par Gérard AUTHIER**

Comment la foi a-t-elle pu s'effondrer aussi rapidement en Occident, et comment expliquer les graves dérives théologiques (la *Genèse* serait un mythe...), politiques et morales (sexuelles notamment) chez de nombreux prêtres ?

L'épigraphe du premier chapitre du livre de G. Authier est une citation de Maria Valtorta : « ...Un prêtre indigne, impur, hérétique, infidèle, incrédule, tiède ou froid, éteint, fade, luxurieux, fait dix fois plus de mal qu'un fidèle coupable des mêmes péchés, et entraîne beaucoup d'autres péchés... »

Dès les années 1920, la volonté d'adapter l'Eglise au siècle était à l'œuvre. Les nombreuses activités proposées aux chrétiens furent abandonnées petit à petit, l'une des plus importantes étant les patronages. Puis vinrent la marxisation de l'Action catholique et la théologie de la libération appuyée notamment par les prêtres-ouvriers (dont plus de 60 % auraient perdu la foi).

Tout s'est accéléré dès la fin du concile Vatican II, avec l'appui de la révolution de Mai 68.

L'auteur raconte concrètement sous forme romancée la vie de quelques prêtres, reflet de la vie réelle durant les années 60 et 70 d'une partie non négligeable du clergé, qui fut partie prenante de la pénétration de ces égarements dans l'Eglise.

Deux curés en sont les principaux personnages : Robert et Georges. Le premier était déjà communiste à son entrée au séminaire ; le second, d'esprit classique à ses débuts, céda ensuite aux vents dominants et prit femme.

Comme l'a reconnu même Paul VI : « L'ouverture au monde fut une véritable invasion de l'Eglise par l'esprit du monde. »

Livre bien écrit et bien pensé, au style agréable et vivant, agencé principalement sous forme de dialogues. (A.C.)

(Paris, Presses de la Délivrance, octobre 2022, 210 pages, 19,50 €)

BIBLE

« Le ciel et la terre passeront ; mes paroles ne passeront pas » (Mt 24, 35).

Les Pères de l'Église et le début de l'astronomie moderne (I^e partie)

Claude Eon

Présentation : Considérée comme la plus noble des sciences, l'astronomie, par certains côtés, jouissait d'une grande importance dans l'Antiquité. Cependant, les Pères de l'Église y virent très vite un danger : celui de s'arrêter aux choses de ce monde et de détourner les esprits de la recherche de Dieu, donc comportant le risque évident de développer une vaine curiosité. Déjà Socrate avait critiqué une science des astres lointains combinée avec l'ignorance de ce qui est au plus près de nous : notre âme. Ces objections, soulevées en particulier par saint Ambroise de Milan et saint Augustin d'Hippone, expliquent pourquoi les premiers astronomes européens insistèrent tant, dans la préface de leurs livres, pour démontrer l'utilité aussi bien spirituelle que pratique de leur science.

Lorsque nous ouvrons un manuel sur les débuts de l'astronomie moderne, nous trouvons habituellement un chapitre célébrant la noblesse et la dignité de l'astronomie. Dans tous ces textes, l'importance pratique de l'astronomie pour les individus et pour la société, ainsi que son importance pour renforcer la piété en découvrant l'ordre divin dans le monde sont bien soulignées. Pourquoi les premiers astronomes trouvaient-ils nécessaire de relever l'utilité, la salubrité théologique et la portée religieuse de livres par ailleurs très techniques par nature ? Plusieurs auteurs pensent que cet accent avait pour but d'empêcher l'astronomie d'être associée à la magie et aux disciplines occultes [astrologie...]. Mais il y a peut-être une autre explication à cette admiration envers l'astronomie : il est possible que ce fût une réponse aux réserves relatives à l'astronomie exprimées par quelques Pères de l'Église.

Depuis l'Antiquité grecque jusqu'au XIX^e siècle, l'évaluation morale des connaissances se rapportait aux motifs de la recherche théorique. L'étiquette générale pour les motifs illégitimes se nommait *curiositas*, la « curiosité ». Certains philosophes avaient déjà mis en question le sens d'un savoir qui n'apporterait aucun avantage temporel ou spirituel dans la vie quotidienne. Par conséquent, l'idée émergea souvent, chez les philosophes grecs, que la connaissance, la science, le savoir n'avaient de légitimité que s'ils pouvaient contribuer à la perfection morale, au salut individuel ou au bien commun. Ce sera d'ailleurs la position de l'Anglais Francis Bacon (1561-1626). Quelques Pères de l'Église dénoncèrent comme illégitime et répréhensible toute connaissance théorique ne pouvant servir ni à l'édification de l'Église, ni au salut, ni même à la compréhension de Dieu. Dans la littérature patristique, l'astronomie fut souvent vue comme un exemple de curiosité inutile sur des sujets inaccessibles. Pour ces Pères, l'astronomie symbolisait trois aspects de curiosité malsaine : la futilité d'une connaissance qui ne contribuait pas au salut ; un désir de connaissance impropre à l'homme et réservé à Dieu seul ; une expression d'arrogance humaine essayant de limiter l'omnipotence divine.

Futilité de l'astronomie

Les Pères de l'Église, en général, n'ont pas cherché à élaborer une cosmologie chrétienne basée sur la Bible pour remplacer l'astronomie grecque. L'une des raisons de ce manque d'intérêt était leur ferme conviction que les investigations sur les phénomènes célestes étaient inutiles et inappropriées. Lactance, (240-320) par exemple, approuva la condamnation socratique des recherches sur la nature. Pour lui, Socrate fut plus sage que les autres philosophes parce qu'il comprit qu'aucun des mystères du monde ne pouvait être vérifié. Il s'abstint donc humblement de chercher à connaître le cosmos.

Avoir l'intention de tout connaître de l'univers, commente Lactance, serait non seulement absurde, mais même impie parce qu'elle implique une curiosité concernant les secrets de la Providence divine. Socrate doit donc être loué pour son manque d'intérêt pour la nature, qu'il résuma par la formule : *quod supra nos nihil ad nos*, « ce qui est au-dessus de nous, n'est rien pour nous. » Lactance s'empressa de souligner que cette formule ne concernait que l'indifférence envers les objets célestes et non pas envers la religion¹. Pour les philosophes grecs, la seule connaissance légitime est celle qui aide l'être humain à s'orienter dans la vie et lui permet d'atteindre à la béatitude².

Le christianisme accepta le primat socratique de la connaissance de soi-même et l'idée que la connaissance de la nature est sans valeur et inutile pour la béatitude. Les auteurs chrétiens soulignèrent, d'ailleurs, que la Bible elle-même met l'homme en garde contre son intérêt pour la nature et l'invite à s'occuper d'abord de quelque chose de plus proche que les corps célestes, de la chose la plus proche de toutes : lui-même.

Qui a dirigé l'esprit du Seigneur, et quel a été son conseiller pour l'instruire ?

Avec qui a-t-il tenu conseil, pour qu'il l'éclaire ?

(Is 40, 13-14).

Où étais-tu quand Je posais les fondements de la terre ? Dis-le, si tu as l'intelligence (Jb 38, 4).

Lactance utilise la formule socratique pour dévaluer l'intérêt porté aux choses que l'homme ferait mieux d'ignorer parce que sa vie ne doit pas se concentrer sur la connaissance de la nature, mais sur la compréhension spirituelle des origines transcendantes de ce monde :

¹ LACTANCE, *Institutions divines*, III, 20, 1-20.

² P. HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1986 ; et *La Philosophie comme manière de vivre*, Paris, Albin Michel, 2001.

C'est ce qui a fait que les Grecs ont donné à l'homme le nom d'anthrôpos, parce qu'il regarde en haut³. Ainsi, on peut dire que ceux qui n'ont point les yeux élevés vers le ciel, et qui ne pensent uniquement qu'aux choses terrestres, renoncent pour ainsi dire à la qualité d'homme et abdiquent leur état, à moins qu'ils ne se figurent que la structure droite et élevée de l'homme ne soit pas un attribut particulier que Dieu lui ait donné. Ce n'est pas en vain que Dieu a voulu que nous eussions toujours la tête élevée vers le ciel. De tous les animaux et de tous les oiseaux, il n'y en a presque point qui puisse voir le ciel ; mais cette faculté a été accordée à l'homme, afin qu'il puisse y chercher son Créateur et son Maître qui y fait son séjour ; et, ne pouvant pas le voir face à face, le contempler au moins en esprit et l'adorer avec ardeur, c'est certainement ce que ne peut pas faire celui qui s'amuse à adorer de l'airain ou de la pierre, toutes choses terrestres (LACTANCE, Institutions divines II, 1, 17 +).

Vous êtes nés, dites-vous, pour regarder le ciel et le soleil ! Qui vous a commandé de les regarder, et quel intérêt avez-vous à le faire ? Est-ce pour louer la grandeur et la beauté de cet ouvrage ? Confessez donc qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, et qui vous a créés vous-mêmes, afin que vous fussiez les témoins et les admirateurs des beautés du monde. Vous êtes persuadés que c'est un extrême avantage de regarder le ciel et le soleil : que ne rendez-vous donc de profondes actions de grâces à Celui de qui vous tenez ce bienfait ? [...] Nous sommes nés non pour regarder les créatures, mais pour considérer le Créateur élevé au-dessus de l'univers qu'il a créé et qu'il gouverne (Ibid., III, 9).

Selon les philosophes grecs et romains, l'observation de la splendeur visible des cieux apporte la béatitude des dieux célestes dans l'âme humaine. C'est pourquoi l'astronomie était considérée, surtout par les stoïciens, comme la forme la plus noble de l'activité intellectuelle. Les œuvres de Lactance, cependant, montrent que le christianisme apporta un changement important au but à donner à l'observation du ciel.

³ Ndlr. Étymologie imagée, l'adverbe ἀνα *ana*, « en haut, au-dessus » + τροπος *tropos*, « tour, direction ».

Les chrétiens spiritualisèrent l'idéal contemplatif de cette observation et le relièrent à l'idéal socratique prônant la connaissance de soi-même et l'inutilité de la connaissance de la nature. Le résultat fut une dévalorisation de l'astronomie en tant qu'activité intellectuelle. À la différence des dieux païens, le Dieu chrétien n'habite pas dans le ciel, on ne peut Le trouver que dans l'âme humaine. C'est pourquoi, dans la littérature patristique, l'astronomie était souvent assimilée à la « sagesse de ce monde » que saint Paul dénonce :

Car il est écrit : « Je détruirai la sagesse des sages, et J'anéantirai la science des savants. »

Où est le sage ? Où est le docteur ? Où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde⁴ ? (1 Co 1, 19-20).

La preuve de cette dévalorisation de l'intérêt pour le ciel des astronomes apparaît dans les commentaires sur la *Genèse*. Le texte le plus ancien chez les Pères grecs est ici l'*Hexaéméron* [du grec ἑξαήμερον « de six jours »] de saint Basile de Césarée (329-379), qui eut une grande influence sur tous les autres *Hexaéméron*, à commencer par celui de saint Ambroise de Milan (333-397), auteur de l'un des premiers *Hexaéméron* en latin.

Dans ses homélies sur la création, le saint évêque ne cherche pas à présenter une cosmologie chrétienne. Comme les autres Pères, il veut défendre l'autorité de l'Écriture contre la sagesse du monde et inviter ses lecteurs à une foi plus authentique en décrivant la beauté et l'ordre de la création. Se référant à l'*Épître aux Romains* de saint Paul disant : « Ce qu'il y a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres... » (*Rm* 1, 20), saint Basile

⁴ Cf. R. BRAGUE, *La Sagesse du monde*. Histoire de l'expérience humaine de l'univers, Paris, Le Livre de Poche, 2002.

développe l'idée que l'intérêt pour les choses visibles devrait conduire à la connaissance de leur invisible Créateur :

Enfin le monde n'a pas été fait sans motif et au hasard, mais pour une fin utile, pour le plus grand avantage des êtres raisonnables, puisqu'il est en effet pour ces êtres une école où ils s'instruisent, où ils apprennent à connaître la divinité, puisque par les objets visibles et sensibles, il les conduit à la contemplation des invisibles⁵ [sur Rm 1, 20].

À longueur de pages, saint Basile montre que l'intérêt pour la nature n'est justifié que s'il sert à l'édification de l'Église, ou à conduire les hommes à la connaissance du Créateur et à une vie vertueuse. Par exemple, il utilise le monde des animaux comme source d'exemples de comportement vertueux :

Si nous examinons en détail tous les soins que les animaux ont de leur vie, sans qu'ils aient d'autre maître que la nature, ou nous serons excités à veiller sur nous-mêmes et à pourvoir au salut de nos âmes, ou nous serons plus condamnables si nous sommes trouvés inférieurs même aux brutes (IX, 3).

En ce qui concerne l'astronomie, saint Basile s'en tient aux questions de base : place de la terre dans le cosmos, forme de l'univers et forme de la terre :

...Pour ce qui regarde la terre, n'examinons pas avec trop de curiosité quelle est son essence, ne nous fatiguons pas à raisonner sur sa substance propre, n'allons pas chercher une nature qui par elle-même soit dépourvue de toute qualité... Je vous exhorte à laisser là toutes ces recherches, à ne pas examiner non plus sur quoi la terre est fondée... Nous devons nous dire à nous-mêmes et à ceux qui nous demandent sur quoi est appuyé ce lourd et immense fardeau de la terre : « Il tient dans Sa main les fondements de la terre » (Ps 94, 4). C'est le parti le plus sûr pour régler notre esprit, et le plus utile à ceux qui nous écoutent (I, 10).

⁵ Traduction de l'Hexaéméron sur le site de Philippe REMACLE : « remacle.org »

Ces quelques lignes donnent le ton de cette première homélie dont la philosophie est que comprendre la nature des cieux n'est pas important pour un chrétien et que la recherche des bonnes solutions en cosmologie entraîne inutilement les chrétiens dans de vaines discussions avec les païens, qui ont proposé toutes sortes d'explications contradictoires.

Cette dévalorisation de l'astronomie constitue un renversement complet de l'estime dans laquelle cette science, la première de toutes en vérité, était tenue par toutes les civilisations anciennes en Mésopotamie, Égypte, Grèce, civilisations précolombiennes, etc. Dans ces sociétés, le prêtre et le roi ou l'empereur fondaient leur autorité sur leur capacité à prévoir les événements célestes, notamment les éclipses, jugées de mauvais augure.

Chez les Pères latins, saint Ambroise, fortement inspiré par saint Basile, confirme qu'un chrétien ne doit connaître que ce qui est nécessaire, c'est-à-dire utile au salut :

Laissons ces hommes à leurs disputes dans lesquelles ils se contredisent. Ce qui suffit à notre salut, ce ne sont pas les disputes des raisonneurs, mais la doctrine – non pas l'habileté de l'argumentation, mais la fidélité de l'esprit – selon laquelle nous devons servir non une créature mais notre Créateur⁶.

Les sages de ce monde, dans leur effort pour décrire et mesurer la terre et les cieux, s'exposent aux pièges des démons, ils perdent la lumière de l'Église et ne la voient plus. Les deux auteurs ont des conclusions similaires sur la forme de la terre. Ils ne mettent pas en doute la science grecque de la sphéricité de la terre, mais doutent que de telles questions aient un sens quelconque pour un chrétien (Basile IX, 1) :

⁶ Saint AMBROISE, *Hexaéméron*, I, 6, 24.

Pour moi, je ne me porterai pas à mépriser notre formation du monde parce que le serviteur de Dieu, Moïse, n'a point parlé de la figure de la terre, qu'il n'a point dit qu'elle a 180 000 stades de circonférence, parce qu'il n'a point mesuré l'espace de l'air dans lequel s'étend l'ombre de la terre lorsque le soleil a quitté notre horizon ; parce qu'il n'a pas expliqué comment cette même ombre approchant de la lune cause des éclipses. Quoi ! parce que l'Écriture se tait sur des connaissances qui nous sont inutiles, préférerais-je une sagesse insensée aux oracles de l'Esprit Saint ?

Les recherches astronomiques ne contribuent en rien au salut et ne rendent pas hommage au Créateur. Pour les auteurs des différents *Hexaéméron*, l'astronomie ne remplit pas les critères d'une connaissance à laquelle les chrétiens devraient s'intéresser.

Les premiers astronomes étaient parfaitement conscients des objections des Pères de l'Église et ils se sentirent naturellement obligés de défendre leur science. Dans les introductions à leurs traités d'astronomie, on trouve souvent une brève histoire de cette science affirmant que Dieu en a fait don à Adam et aux Patriarches et que sa légitimité en dérive. Dans la tradition aristotélicienne et stoïcienne, les premiers astronomes considéraient le ciel comme un haut et noble lieu, le plus proche de Dieu, préservé des turbulences terrestres. Ils soulignaient souvent l'importance de l'astronomie pour la connaissance de Dieu et de ses attributs. Ce fut naturellement le cas des jésuites astronomes aux XVI^e et XVII^e siècles. L'un des plus célèbres, Christopher Clavius (1538-1612), dans l'introduction à son commentaire sur le *De Sphæra* de Sacrobosco, écrit que l'astronomie est un chemin vers le Dieu suprême. Un autre jésuite astronome bien connu, Giovanni Battista Riccioli (1598-1671), dans l'introduction à son *Almagestum novum* mentionne les réserves envers l'astronomie de saint Augustin et de saint Ambroise, mais affirme que l'astronomie est la science la plus

noble et royale, conduisant les hommes directement dans la Maison de Dieu : *qua intramus in ipsam Dei domum*⁷.

Les astronomes protestants soulignaient également l'importance de l'astronomie pour la connaissance de Dieu. Melancthon, en particulier, recommandait l'étude de l'astronomie comme un moyen de connaître Dieu ; il introduisit l'idéal stoïcien de l'homme *contemplator cæli* dans le programme de l'éducation protestante. Caspar Peucer, Erasmus Reinhold, Joachim Rheticus tiennent tous le même discours sur la vocation de l'astronomie comme chemin vers Dieu. Le cas du luthérien Tycho Brahe (1546-1601) est particulièrement intéressant⁸. Dans son discours inaugural sur les mathématiques, à l'Université de Copenhague en 1574, il utilisa la Bible pour démontrer l'ancienneté de l'astronomie et pour réfuter les objections des Pères contre cette science. Il fit remonter l'origine de l'astronomie au-delà des Égyptiens et d'Abraham, au troisième fils d'Adam et Ève, Seth, en s'appuyant sur les sources juives de Philon et de Flavius Josèphe. « *Quant à la théologie, si Tycho pouvait montrer que la contemplation des cieux prenait sa racine ultime dans les patriarches bibliques, ceci atténuerait certainement toute opposition provenant de la prohibition biblique supposée envers l'astronomie*⁹. » La conviction de Tycho Brahe venait de sa lecture de Genèse 1, 14-18, où Dieu dit qu'Il a placé le soleil, la lune et les autres corps célestes « pour servir de signes pour les fêtes, les jours et les années ». Ainsi, les corps célestes sont les servants de Dieu, non seulement pour montrer la beauté et l'harmonie de Ses œuvres, mais pour indiquer aux hommes qui

⁷ Mordechai FEINGOLD (Ed.), *Jesuit Science and the Republic of Letters*, MIT, 2003.

⁸ Cf. James R. O'HANLON *The Earthmovers*, Kolbe Center, 2022, p.146.

⁹ Kenneth J. HOWELL, « The Role of Biblical Interpretation in the Cosmology of Tycho Brahe », *Studies in The History and Philosophy of Science*, 1996.

décryptent les cieux le Conseil divin, habituellement caché aux profanes :

Dans quel but ce sage et prévoyant Créateur date l'univers aurait-il créé les lois si merveilleuses et si inébranlables du mouvement des corps célestes, si diverses et pourtant si harmonieuses, s'il avait voulu que les hommes pour qui, principalement, il avait créé le monde visible, restassent dans leur ignorance. Il désira plutôt que ces sujets soient étudiés avec zèle afin que sa majesté et sa sagesse puissent être vues et honorées par les hommes. Par conséquent... je considère que rien ne convient mieux à la nature de l'homme et plus en harmonie avec la raison pour laquelle l'homme a été créé et placé sur terre, le centre de l'univers, que, regardant de sa position centrale ces corps brillants... il puisse passer sa vie heureusement et... reconnaissant Dieu comme le Créateur de ces œuvres variées et très sages, devrait l'honorer, le louer et le révéler à juste titre.

Michael Maestlin (1550-1631), le maître de Kepler, répète dans toute son œuvre que l'astronomie conduit *ad gloriam nominis Dei*. À la fin de son *Mysterium Cosmographicum* (1596), Johannes Kepler (1571-1630) rappelle à ses lecteurs que le but de toute recherche astronomique est « *la connaissance, l'admiration et le culte du Dieu omniscient* ». Kepler croyait que Dieu avait créé le monde selon des lois géométriques et que l'intelligence humaine était adaptée à comprendre cette structure géométrique de l'univers. Dieu géométrise éternellement et l'homme a été créé à son image.

Durant le XVII^e siècle, souligner le rôle de l'astronomie pour comprendre Dieu devint pratique courante pour démontrer l'importance religieuse de l'astronomie. En rejetant les objections de certains Pères et de quelques théologiens de leur temps, les astronomes essayaient de prouver que l'astronomie était une activité convenable pour les chrétiens, à cause de son importance

pour le salut. Cette insistance montre qu'à cette époque, les réserves quant à l'intérêt de l'astronomie pour la société étaient encore bien vivaces.

Le vice de curiosité¹⁰

De nos jours, la curiosité des scientifiques est plutôt tenue pour une vertu. Il n'en a pas toujours été ainsi. Pour Aristote, la première ligne de sa *Métaphysique* affirme que « *Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître.* » Mais d'autres philosophes grecs ont apporté quelques restrictions, notamment Socrate. « *La primauté qu'il accorde à la connaissance de soi de l'homme, appelle en corollaire à se demander si à travers lui la philosophie de la nature de ses prédécesseurs n'est pas disqualifiée pour avoir détourné l'attention de l'essentiel*¹¹... » Idée que nous retrouverons chez les Pères de l'Église, objet principal de notre propos. En effet, le christianisme allait donner une coloration morale à la curiosité scientifique et souligner son association au péché originel. Le premier auteur auquel tous les écrivains ultérieurs auront recours est saint Paul :

« *Car il est écrit : « Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai la science des savants » Où est le sage ? où est le docteur ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? » (1 Co 19, 20).*

« *La science enfle, tandis que la charité édifie » (1 Co 8, 1).*

« *Ô Timothée ! garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes et tout ce qu'oppose une science qui n'en mérite pas*

¹⁰ Voir H. BLUMENBERG, *La Légitimité des temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999, 3^e partie : « La curiosité théorique en procès », p. 257 - 516. Voir aussi L. DASTON & K. PARK, *Wonders and The Order of Nature*, New York, Zone Books, surtout chap. 3 & 8.

¹¹ H. BLUMENBERG, *op. cit.*, p. 274.

le nom ; quelques-uns, pour en avoir fait profession, ont erré dans la foi » (1 Tm 6, 20-21).

Saint Basile, dans son *Hexameron*, ne traite pas particulièrement de la curiosité, se contentant de montrer, on l'a vu plus haut, l'inutilité spirituelle de l'étude de l'astronomie.

Dans son *Hexaéméron*, saint Ambroise accuse l'astronomie d'augmenter l'arrogance chez les gens du peuple. Mesurer la terre et l'univers est tenu par l'archevêque de Milan pour une expression de vanité scientifique, car cela revient à oser entreprendre une tâche qui ne peut être faite que par Dieu seul, selon les paroles du prophète hébreu :

*Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main,
Estimé l'étendue des cieux à l'empan,
Jugé au boisseau toute la poussière de la terre,
Pesé les montagnes au crochet,
Et les collines à la balance ? (Is 40, 12).*

« Qui alors a l'audace de mettre sa science sur le même plan que Dieu ? L'homme présume-t-il de présenter comme un savoir ce que Dieu a scellé par ses déclarations majestueuses et sibyllines¹² ? »

L'astronome essayant de mesurer les cieux et la terre, non seulement néglige le salut de son âme mais commet un blasphème en cherchant à savoir ce que Dieu s'est réservé pour Lui-même. Ainsi les astronomes tentent de pénétrer des mystères qui ne doivent pas être compris des hommes.

Augustin, dans le 5^e livre de ses *Confessions*, relie l'astronomie à l'orgueil :

¹² S. AMBROISE, *Hexaéméron* VI, 2,7. Ma traduction à partir de *St Ambrose : The Fathers of the Church*, Catholic University of America Press, vol. 42, p. 231.

Vous [Dieu] ne vous découvrez qu'aux cœurs contrits, et vous êtes impénétrable aux superbes; leur curieuse industrie sût-elle d'ailleurs le compte des étoiles et des grains de sable, la mesure de l'étendue céleste, eût-elle exploré la route des astres ! (V, 3, 3).

Il y aussi cet autre danger : l'accomplissement de leurs prédictions donne aux astronomes **une suffisance excessive**.

Saint Augustin avertit les astronomes de ne pas oublier que leur capacité d'assembler le savoir leur a été donnée ; il leur rappelle qu'ils devraient se souvenir du donateur de ce cadeau. Les succès théoriques donnent aux astronomes une vanité orgueilleuse ; mais Dieu ne peut être trouvé par l'orgueilleux (*nec inveniris a superbis*). Pour l'évêque d'Hippone, les prédictions astronomiques sont un exemple d'une connaissance consciente de la création, mais pas de son origine transcendante, ni de sa contingence. Par conséquent, elle oublie sa dépendance et ses limites. Puisque la pratique de l'astronomie est viciée par la curiosité et l'orgueil, elle devient presque un péché aux yeux de saint Augustin. Bien que la *curiositas* n'ait jamais été considérée comme un péché mortel, dans l'une de ses lettres le grand évêque suggère que trois sortes de vices comprennent tous les péchés : le plaisir de la chair, l'orgueil et la curiosité [voir 1 Jn 2, 16].

En outre, selon lui, l'astronomie ne contribue en rien au bonheur. La connaissance théorique ne peut être une fin en soi et pour soi ; elle doit toujours être orientée vers l'obtention du bonheur. Or, le bonheur ne peut être trouvé qu'en Dieu, la seule connaissance justifiée est donc celle qui montre à l'âme le chemin vers Dieu et son union avec Lui :

Et voilà la vie heureuse, se réjouir en vous, de vous et pour vous ; la voilà, il n'en est point d'autre ! La placer ailleurs, c'est poursuivre une autre joie que la véritable. Et cependant, la volonté qui s'en éloigne s'attache encore à son image (Confessions X, 22, 32).

Dans son *De Doctrina christiana*, saint Augustin recommande à ses lecteurs de garder en mémoire l'avertissement apostolique « La science enfle, tandis que la charité édifie » (1 Co 8, 1). La science peut devenir utile uniquement grâce à la charité. Sans l'amour du prochain et de Dieu, la science devient diabolique. L'astronomie mathématique grecque ne peut pas remplir ces conditions.

Comprendre les phénomènes célestes ne bénéficie en rien à la grâce et c'est pourquoi cette science s'avère une pure curiosité. Dans ses *Confessions*, saint Augustin admet pourtant l'utilité des recherches astronomiques et il insinue même qu'elles l'aident à se libérer de l'hérésie manichéenne. Il écrit cependant :

Seigneur, Dieu de vérité, vous plaît-il celui qui sait tout cela ? Malheureux qui le sait et vous ignore ! Heureux qui l'ignore et vous connaît ! Et celui qui a cette double science n'est heureux que par vous seul, si, vous connaissant, il vous glorifie comme Dieu, s'il vous rend hommage, s'il ne se dissipe pas dans la vanité de ses pensées (*Confessions* V, 4, 7).

La seule sorte de connaissance apportant le bonheur est la sagesse (*sapientia*) que les hommes ne peuvent obtenir par eux-mêmes, parce que cette connaissance a une origine surnaturelle dans la grâce de Dieu. La sagesse humaine ne peut apporter le bonheur qu'indirectement, lorsqu'elle ne s'attache pas au monde créé, mais devient un marchepied pour le long voyage vers Dieu¹³.

Dans les écrits du saint Berbère, le manque d'intérêt pour la nature du monde s'accompagne d'un élargissement spirituel de la formule de Socrate appelant à passer de la nature à sa propre âme où l'on trouve Dieu. Les recherches astronomiques – mesurer la distance entre les corps célestes ou prévoir leur position – servent sans cesse à saint Augustin d'exemples de curiosité injustifiable,

¹³ Saint AUGUSTIN, *De Trinitate*, XII, 15, 25.

unie à l'incapacité de passer du monde visible à soi-même et à Dieu. De plus, l'astronomie lui offre un bon exemple, parce qu'elle traite des objets les plus éloignés de l'homme, formant un impressionnant contraste avec ce qui lui est le plus proche et intime : son âme. Parfois, l'évêque semble suggérer que ses objections à l'astronomie tiennent à son message final : au lieu de s'accrocher aux choses trop éloignées, l'homme devrait se tourner vers son âme où il peut trouver Dieu.

Les premiers philosophes et savants modernes répliquèrent aux accusations de curiosité par une nouvelle notion : l'utilité¹⁴. L'exploration de la nature n'est ni une fin en elle-même, ni un intérêt déplorable pour des choses inutiles parce qu'elle apporte de nombreux bénéfices. L'Anglais Francis Bacon (1561-1626) légittima l'intérêt pour la nature, en prétendant que c'était la récupération du pouvoir et de la souveraineté que l'homme possédait au Paradis :

« Ce n'est pas le plaisir de la curiosité... qui est le véritable but de la science... mais un rétablissement et un réinvestissement (en grande partie) par l'homme de la souveraineté et du pouvoir qu'il possédait dans son premier état de création » (Valerius terminus, ch. 3).

« Car l'homme, par la chute, a perdu et son état d'innocence et son règne sur la création. Or, l'une et l'autre perte peuvent, jusqu'à un certain point, être réparées en cette vie même : d'abord par la religion et la foi, ensuite par les arts et les sciences¹⁵ » (Novum Organum, Livre II, 52).

¹⁴ Cf. S. GAUCKROGER, *The Emergence of a Scientific Culture*, p. 41-44.

¹⁵ Voir P. HARRISON, *Curiosity, Forbidden Knowledge and The Reformation of Natural Philosophy in early Modern England*, ISIS (2001) 92, 265-290. Et *The Fall of Man and the Foundations of Science*, Cambridge UP, 2007.

Les philosophes et astronomes qui suivirent la voie de Bacon tentèrent de prouver que l'astronomie n'explore pas le monde sans un but spirituel, mais qu'elle pouvait apporter un bénéfice individuel et collectif. Par exemple, Copernic, dans l'esprit de l'humanisme de la Renaissance, souligna le rôle de l'astronomie pour atteindre au vrai bonheur :

« Bien que tous les arts nobles servent à écarter des vices l'esprit de l'homme et à le conduire vers de meilleures choses, cette fonction peut être encore mieux remplie par cet art [l'astronomie] lequel procure aussi un extraordinaire plaisir intellectuel. Car, lorsque l'homme s'occupe de choses qu'il voit établies dans l'ordre le plus parfait et gouvernées par une direction divine, est-ce que leur contemplation inlassable et une certaine familiarité qu'il en a ne le pousseront pas vers le meilleur et vers l'admiration pour le Créateur de toutes choses, en qui sont tout bonheur et tout bien ? » (Copernic : De Revolutionibus).

Ces propos sont une réponse aux réserves de saint Augustin envers l'astronomie. Copernic n'entendait pas répondre directement aux textes de l'évêque africain, mais il avait conscience de la nécessité de légitimer l'astronomie en soulignant qu'elle conduit au bonheur qui ne peut être trouvé finalement qu'en Dieu. Après avoir montré l'importance de l'astronomie pour la conversion vers Dieu, Copernic mentionne brièvement son importance pour d'autres disciplines, l'Église et la société. Ses contemporains, par exemple Rheticus, montrèrent longuement l'importance de l'astronomie pour l'agriculture, la médecine, la poésie, la mécanique, la statique, la géographie, la vie civile, la guerre, le commerce, etc. À la différence des philosophes, par conséquent, les astronomes ne défendirent pas l'utilité de leur discipline en lui assignant un rôle absolu, tel que de renverser les conséquences de l'expulsion du Paradis. Plus pragmatiquement, ils défendirent l'utilité pratique de l'astronomie.

L'ambition peccamineuse de la science des astres de franchir les limites assignées à l'homme fut rejetée en faisant valoir son utilité élémentaire. L'astronomie se justifiait elle-même parce qu'elle faisait partie inextricablement d'autres champs d'activité humaine qui n'avaient pas été exposés à un tel arsenal théologique. À cet égard, la condamnation de l'astronomie aurait conduit au rejet de toutes ces disciplines, dont beaucoup étaient utiles à l'Église et à la vocation missionnaire de la religion chrétienne, comme les astronomes le rappelaient souvent à leurs auditoires.

Johannes Kepler, qui voulait initialement être pasteur, reçut une excellente éducation théologique (luthérienne) à Tübingen. On peut donc supposer qu'il était parfaitement au courant des objections faites à l'astronomie. C'est peut-être pourquoi, au début de la seconde partie de son *Astronomia nova* (1609), il précise que la science des astres n'est pas une sorte de caprice humain, mais que les êtres humains sont directement appelés par l'astronomie. Une voix divine invitant les gens à apprendre cette science est imprimée dans le monde lui-même. Pour cette raison, cette discipline scientifique n'est pas une intrusion mue par la curiosité et la vanité dans des secrets inutiles et vains. Dieu Lui-même appelle l'homme à connaître le monde. Dans l'une de ses *Lettres*, Kepler explique que lorsque nous découvrons la structure géométrique du monde, nous ne commettons aucune sorte de péché :

« Ces découvertes sont à la portée de l'esprit humain. Dieu a voulu que nous les connaissions. Lorsqu'il nous a créés à son image, Il a voulu que nous partagions ses propres pensées... C'est de la folie de croire que nous faisons ainsi de l'homme un Dieu (hominem Deum faciamus) : les intentions de Dieu sont inexplorables, pas ses œuvres matérielles¹⁶. »

¹⁶ Lettre à Herwart, 9 & 10 avril 1599. N° 117.

Pour justifier la légitimité de l'astronomie, Kepler souligne qu'en explorant les cieux, l'homme est rétabli dans sa mission initiale d'être *imago Dei*. L'astronomie n'a pas l'ambition de pénétrer les mystères que Dieu s'est réservé pour Lui-même. L'astronomie se contente d'explorer le monde physique corporel, mais c'est justement le genre d'activité qui permet aux hommes de trouver Dieu dans leur cœur.

*

*

*

REGARD SUR LA CRÉATION

« Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages » (Rm 1, 20).

Le cerveau, organe merveilleux et mystérieux¹

Dr Philippe LORON²

Résumé : Depuis deux siècles, on connaît de mieux en mieux la localisation des fonctions cérébrales, la spécialisation (relative) des deux hémisphères et l'incroyable complexité des réseaux formés par les quelque 85 à 100 milliards de neurones qui véhiculent les signaux associés à nos pensées conscientes comme à notre fonctionnement réflexe, utilisant à la fois des processus électriques et chimiques. La maturation du corps calleux central, qui permet la connexion entre les deux hémisphères du cerveau humain, est étonnamment lente : 25 ans ! Et l'on sait depuis peu que, contrairement à une idée reçue, les neurones se reconstituent tout au long de notre vie. Mais le mystère de la pensée, du jugement ou de la créativité reste entier. Un électroencéphalogramme plat ne correspond pas nécessairement à la mort. Que de mystères à découvrir encore dans cet organe qui, par le développement du cortex, distingue radicalement l'homme de tous les animaux !

Le cerveau est un organe merveilleux, noble par excellence, mais mystérieux aussi. À l'aube du XXI^e siècle, les scientifiques lui découvrent sans cesse des fonctionnalités nouvelles. Certes ils connaissent déjà les grandes lignes du métabolisme et des potentialités cérébrales, mais nous commençons à comprendre en plus le rôle de multiples neuromédiateurs et d'autres zones jusqu'alors inconnues. Le scanner, puis maintenant la résonance magnétique nucléaire apportent des données morphologiques anatomiques du cerveau que nous ne pouvions pas espérer avant. L'étude du débit sanguin cérébral, et celle du métabolisme par la caméra à positons, puis par la caméra à résonance magnétique fonctionnelle à ses débuts, établissent les relations entre

¹ Repris et actualisé de Philippe LORON & Didier REINACH, *Les Fabuleuses Richesses économiques du cerveau*, Paris, Ed. du Dauphin, 1998, 154 p.

² Neurologue, ancien chef de clinique à La Salpêtrière, le Dr Ph. LORON est l'auteur de *La Révélation cérébrale*, 2022, 17€.

l'anatomie et la physiologie (c'est à dire le fonctionnement) du cerveau chez l'homme.

À l'abri dans sa boîte crânienne, le cerveau est essentiellement composé de deux hémisphères cérébraux, le droit et le gauche, et d'une partie centrale profonde et médiane, appelée le diencephale (comprenant notamment les noyaux gris centraux et l'hypothalamus qui sont des régions actives spécifiques) au-dessus du tronc cérébral (et du cervelet qui lui est apposé en arrière) qui le relie à la moelle épinière. Le système limbique (ensemble de structures nerveuses réparties en différents endroits mais représentant une unité de fonctionnement) qui mobilise les émotions et la mémoire se situe comme en interface entre le cortex (en surface) et l'hypothalamus et les régions voisines (en profondeur).

Jour et nuit, le cerveau travaille sans relâche à établir des relations entre le monde extérieur et nous-mêmes. Il reçoit des afférences sensorielles (ce qui entre) : vue, ouïe, goût, toucher, odorat, qui captent notre environnement. Il intègre ces données et les évalue tant sur le plan quantitatif (intensité) que qualitatif. Notre cerveau répond par les efférences (ce qui sort) : la pensée, la volonté, la motricité, les émotions, les idées, notre personnalité, le tout s'intégrant dans un ensemble comportemental. Notre cerveau est supérieur à un radar qui serait relié à un ordinateur de très grande puissance. Il est une structure biologique super sophistiquée vivant jour et nuit, de lui-même et par lui-même, en se nourrissant de rationalité et d'irrationalité.

Nous pouvons ici imaginer ce fonctionnement comme quelque chose de parfaitement biologique : donner et recevoir. Il faut comprendre les formidables potentialités qui sont en nous et accepter que la structure originelle du cerveau soit d'une richesse exceptionnelle. Toutefois les fruits récoltés seront en rapport avec la qualité des nourritures cérébrales. C'est ce qui fait entre autres la différence entre le fonctionnement cérébral des femmes et celui des hommes. Ainsi le cerveau est-il nourri de tout ce qu'il reçoit consciemment et inconsciemment de l'extérieur. Si ce qui le nourrit est positif, il y a des chances pour qu'il produise du positif. Dans le cas contraire, il peut produire du négatif, et en tout cas engendrer des conflits chez l'individu.

Les premières années de la vie vont conditionner ces fonctionnalités de façon importante, puisque apparemment vierge, il pourra imprimer des émotions et des potentialités du fait de son environnement.

Le comparer à un ordinateur n'est pas possible ; il est beaucoup plus riche et beaucoup plus complexe. Ce que l'homme a inventé n'est qu'un pâle reflet de l'ensemble extrêmement intégré de neurones (cellules nerveuses proprement dites) et de cellules gliales (cellules de soutien et d'apport nutritif), avec leurs diverses connexions. Certains psychologues disent que nous n'utilisons habituellement, c'est-à-dire dans nos conditions culturelles actuelles, qu'environ 10% de ces circuits intégrés (ce qui ne peut être démontré) – et il y a de 85 à 100 milliards de neurones. Pour preuve, il arrive que des neurologues découvrent encore des particularités nouvelles dans certaines régions du cerveau, jusqu'alors appelées « zones muettes », ceci plus particulièrement à la suite de lésions. Ces régions qui étaient « incomprises » auparavant, prennent parfois le relais de zones « détruites » ou apportent des potentialités nouvelles dans des situations particulières.

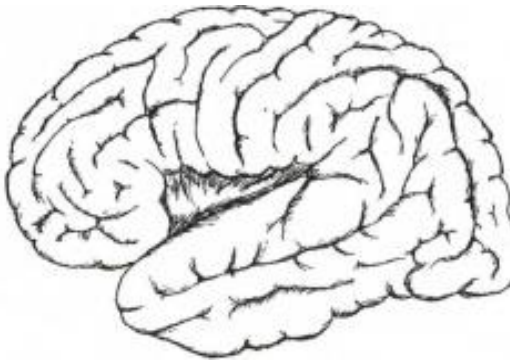


Fig. 1. Le cerveau est situé dans la boîte crânienne. Son aspect extérieur montre une apparence d'hémisphères, droit et gauche séparés par une scissure médiane

peu profonde. Chaque hémisphère est grossièrement allongé et arrondi longitudinalement. Il présente en surface des sillons qui délimitent des circonvolutions. Ainsi, la surface active du cerveau est plus importante que ne le laisse supposer son volume réduit. Le schéma représente une vue de profil d'un hémisphère, l'avant étant orienté vers la gauche.

D'une façon générale (motricité, sensibilité, vue, audition), l'hémisphère gauche commande le fonctionnement de la moitié droite du corps, l'hémisphère droit commande le fonctionnement de la moitié gauche du corps.

Le constat des fonctionnements cérébraux intellectuels nous permet de considérer qu'au-delà des richesses originelles, qui sont en chaque homme sur la planète terre, nos origines culturelles, notre éducation et notre apprentissage de la vie nous amènent à travailler principalement avec certaines capacités cérébrales plus qu'avec d'autres. Ceci fait appel à la notion de latéralisation, ou encore de dominance cérébrale, ce qui s'appelle aussi de façon un peu réductrice, hémisphère droit – hémisphère gauche. Nous y retrouvons les valeurs de vie, les modes de consommation, les explications sur les évolutions sociologiques, les conséquences des pédagogies, les tendances du marché, les rapports humains, les méthodes de communication.

Cela peut vous paraître simpliste de tout rassembler au niveau du cerveau... et pourtant ! Les mots, les formes, les matières, les ambiances, les couleurs, les sons, les intonations, les phrases, les structures de phrases, les comportements, les gestes, les regards, font partie des nourritures de notre cerveau. C'est souvent de façon consciente ou non que l'ensemble de ces composantes nous font agir, réagir, construire ou détruire, rêver ou cauchemarder, être performant et créatif, ou perdant et en système d'opposition. De la sorte si vous comparez les comportements féminin et masculin, vous pourrez remarquer les différences dans les intonations, les couleurs, les gestes. Nous vous parlons bien sûr des femmes qui ne jouent pas à être des hommes, ou qui ne sont pas noyées dans le pouvoir, le savoir et la matérialité. Car il y en a, de ces femmes tueuses ou prédatrices, et il se pourrait qu'elles fonctionnent cérébralement comme les hommes, ou même pire, qu'elles dysfonctionnent. Mais regardons les vraies femmes, celles qui sont porteuses de vie, de charisme et d'espoir, et comme pour les hommes, sachons faire la distinction.

Droite, gauche, l'union sacrée !

À la différence des fonctions primaires (motricité, sensibilité, vue, audition), chaque hémisphère a sur le plan intellectuel ses fonctions spécifiques. C'est ce qu'on appelle l'asymétrie fonctionnelle.

Comme deux êtres dans un couple, comme deux individus autour d'un objectif connu qui remplissent chacun des rôles spécifiques sans se le dire à chaque instant. L'espèce humaine – du fait du langage qui lui est propre – est pourvue de ce qu'on appelle la latéralisation cérébrale. Il s'agit de considérer chaque hémisphère comme une entité à la fois particulière et interdépendante avec l'autre.

Ainsi l'entraînement à l'échange, au travail en commun entre les hémisphères par des pédagogies et un management approprié permet de développer des fonctionnalités complémentaires, nouvelles, bénéfiques pour l'individu et son environnement. Ce **type** d'échange ou de travail entre les deux hémisphères est de par une prédisposition anatomique et de par sa vie, plus naturel chez la femme que chez l'homme. Ainsi la latéralisation cérébrale serait plus équilibrée chez l'ensemble des femmes.

Pour comprendre cette répartition des fonctionnalités cérébrales, deux approches scientifiques complémentaires ont été nécessaires.

1- Les descriptions des lésions anatomiques par leurs conséquences en rapport avec des fonctions particulières : motrices, sensitives, sensorielles, de jugement, etc. C'est le fondement même de la pathologie et de la médecine. Lorsqu'on constate un déficit (paralysie d'un hémicorps, troubles sensitifs, amputation d'un champ de la vision), les corrélations avec la partie anatomique lésée permettent d'attribuer telle fonction à telle région du cerveau. Autrefois, il fallait attendre l'autopsie. Aujourd'hui, la stimulation électrique sous neurochirurgie, le scanner, la résonance magnétique et l'étude couplée du métabolisme et du débit sanguin cérébral permettent d'établir ces corrélations du vivant du sujet. Une cartographie du cerveau, telle une mosaïque imbriquée est ainsi possible. Nous connaissons désormais les aires motrices des lobes frontaux, les aires sensitives des pariétales, les aires visuelles des occipitales,

auditives des temporelles, les aires du langage, de l'appréciation de l'espace, des gestes symboliques, etc.

2 - Ce sont, il y a quelque 60 ans, les travaux de Roger Sperry et de ses collaborateurs sur les « split-brains » (patients à cerveau divisé), qui ont permis d'élucider le rôle respectif de chaque hémisphère dans les fonctions cognitives (dites supérieures ou intellectuelles), comme l'apprentissage, la mémoire ou l'adaptation. Il a reçu pour ces travaux le prix Nobel de Physiologie et Médecine en 1981. Grâce à Sperry, nous pouvons ainsi affiner les fonctions bilatérales. Nous sommes aux frontières de la neuropsychologie, bientôt peut-être dans le domaine de l'inconscient.

Droite, gauche... les fonctions intellectuelles se complètent sans s'opposer.

Au XIX^e siècle, furent découverts avec Broca et Wernicke les centres du langage. Ils sont situés dans l'hémisphère gauche. L'un, antérieur, correspond aux sorties (expression orale et écrite). L'autre, postérieur, correspond aux entrées : il intègre le langage parlé et la lecture. De nombreuses études sont venues le confirmer. La base de la spécialisation de l'hémisphère gauche est bien réellement d'ordre linguistique. Le calcul est aussi géré à gauche. Les neurologues, du fait de l'importance du langage, attribuèrent très vite à cet hémisphère le terme de « dominant ». En corollaire, le droit était qualifié de « mineur ». De même, les gestes pratiques avec ou sans objets matériels relèvent plus de l'hémisphère gauche, ainsi que la distinction du côté droit par rapport au côté gauche.

En fait, chez les droitiers (environ 60 % de la population), l'hémisphère gauche est réputé dominant. Parce que les centres du langage, ainsi que celui du calcul y sont situés.

Chez les gauchers, les centres du langage sont souvent répartis entre les deux hémisphères, mais il existe quand même souvent une prépondérance pour l'hémisphère gauche. La dominance hémisphérique gauche est plus universelle pour le langage que pour la latéralité manuelle, puisqu'elle concerne tous les droitiers et environ 70 % des gauchers et ambidextres (soit en tout 95 % de la population selon Eccles³).

³ Sir John ECCLES, neurologue d'origine australienne, reçut en 1964 le prix

L'hémisphère droit apparaît être celui du « non verbal ». Il aurait tendance à capter le langage corporel ou inconscient pour une large part, bien qu'il puisse traiter le langage verbal dans une certaine mesure et surtout lors d'une déficience précoce du gauche. L'appréciation visuospatiale (relief, perspective, mémoire topographique), l'habillage, le dessin, la musique relèvent plus de l'hémisphère droit, surtout pour la conception des formes larges, vues dans leur ensemble, ainsi que la mélodie (et non pas à travers l'analyse du détail, qui concerne davantage le gauche). La reconnaissance des visages est aussi une de ses fonctions, ainsi que l'attention.

L'intuition sans doute et la confiance s'y rapportent probablement par un système de décodage inconscient. Ces fonctions bien « féminines » existent évidemment chez les hommes, mais pour des raisons que nous verrons plus loin, elles sont moins développées.

Parallèlement à ces constats, il est important de noter combien les fonctionnements des entreprises et de la vie économique et sociale sont en corrélation étroite avec nos fonctionnalités cérébrales. Cela permet de mieux comprendre aujourd'hui l'impact inconscient et les réactions plus ou moins prononcées des discours et des décisions politiques. Ainsi partant du principe que le cerveau doit recevoir des nourritures saines, vous imaginez sans peine les conséquences des comportements verbaux et non verbaux des technocrates et de certains élus !

Il en va de même des réactions à la publicité, à la consommation, l'acceptation ou non de certaines démarches marketing, l'attrance ou la répulsion pour certains hommes, pour des produits ou des messages.

Mais le cerveau n'est pas que « latéralisé » sur le plan des fonctions intellectuelles. Il existe des fonctions bilatérales qui obligent à une étroite collaboration symétrique des hémisphères selon un axe antéropostérieur.

Ces fonctions sont :

Nobel de médecine pour ses travaux sur les connexions entre neurones. Il est notamment l'auteur d'un livre majeur, traduit en français sous le titre : *Évolution du cerveau et Création de la conscience* (Fayard, 1992), Paris, Flammarion, 1994. Sa conception de la conscience le classe dans le courant non matérialiste.

- la mémoire, dont le circuit est décrit surtout en ce qui concerne la rétention des faits récents. Il faut des lésions bilatérales pour constater des troubles mnésiques sur ce circuit ;
- l'orientation espace / temps (cependant plutôt hémisphérique droit) ;
- le jugement (lobes frontaux dans leur partie antérieure : les aires préfrontales) : l'initiative, la volonté seraient plus altérées en cas de lésions frontales bilatérales (surtout les aires motrices supplémentaires qui sont en avant des aires motrices élémentaires).

Une partie de la pensée serait donc redevable de cette localisation cérébrale, sans qu'on puisse la réduire à ces seules fonctions ou aux seules localisations frontales. Dans l'espèce humaine, les lobes frontaux sont très développés et concernent surtout l'élaboration de l'action programmée, et une forme d'apprentissage pratique, acquise par concentration attentive. Les émotions y seront exprimées également.

Ainsi pouvons-nous, en résumé, proposer un tableau de l'asymétrie fonctionnelle cérébrale :

Fig. 2 : Tableau des différentes fonctions hémisphériques réparties entre gauche et droit (d'après Eccles notamment) :

Hémisphère cérébral	Gauche	Droit
<i>Communication</i>	<i>Verbale</i>	<i>Non verbale Intonation affective</i>
<i>Stimulus principal</i>	<i>Langage et calcul</i>	<i>Images, formes, Géométrie, perspective, musique</i>
<i>Mode de fonctionnement</i>	<i>Analyse du détail Séquence linéaire (temps et logique) Idéation</i>	<i>Synthèse Appréhension globale des choses Analogie Sens des symboles</i>
<i>Conscience</i>	<i>individuelle</i>	<i>d'exister</i>

Signalons toutefois la créativité comme forme d'intelligence, fonction fort mal évaluée en neurologie, ou même en psychiatrie. C'est pourtant un attribut essentiel de l'homme : la création d'une vie, d'un foyer, la créativité professionnelle ou artistique, l'instinct créatif, la réactivité créative.

Nous nous attachons ici à mettre l'accent sur cette fonction, qui utilise harmonieusement les deux hémisphères, en intégrant à la fois l'imagination et l'efficacité pratique. La créativité est un des attributs les plus vitaux de l'être humain, c'est celui qui assure sa survie, son existence, sa croissance physique et mentale. La créativité couplée au savoir développe le sens de la connaissance des choses, de la compréhension des êtres et de la vie. Ce couple en complémentarité inspire une profonde conviction intérieure.

L'économie cérébrale : de subtiles interconnexions individuelles qui peuvent être extrapolées au monde économique.

L'hémisphère gauche avec les centres du langage, de l'écriture, du calcul logique, le lieu du raisonnement, pourrait être l'« hémicerveau » du quantitatif, de « l'avoir », avec une fonction d'analyse et une passion pour la rigueur et les procédures. Or nous devons constater que trop de gauche étouffe et risque d'entraîner des rapports de force et la violence, voire la destruction intérieure comme extérieure.

L'hémisphère droit est considéré plus « émotionnel ». Il est le siège de la formation de concepts non verbaux allant de la formulation mathématique à la composition musicale (notion de rythme exceptée, ce qui relève du gauche). Il est celui du « qualitatif », de l'intuition avec fonction de synthèse et concept de globalité. Il serait davantage l'hémisphère de l'imagination créatrice, sensible aux symboles et aux analogies imaginées, et de la composition artistique. Trop de droit peut marginaliser et dévier.

L'idéal est l'équilibre harmonieux et construit. Or l'équilibre et l'idéal ne sont-ils pas une quête bien humaine qu'il faut sans cesse nourrir et construire ? Ces aspects de la vie ne sont-ils pas un long **chemin** ?

Mais attention aux schémas réducteurs et aux a priori tout faits. En réalité, sur le plan neurologique, dans la plupart des fonctions, les hémisphères agissent en coopération, en économie

(du grec οἶκος *oikos*, « maison » + νόμος *nomos*, « loi, règle », ensemble des éléments relatifs à l'administration et à la consommation des richesses) et en complémentarité. L'idée de dominance d'un hémisphère par rapport à l'autre réside dans les fonctions particulières que chacun utilise par rapport à ses ambitions personnelles et selon l'exploitation consciente de ses capacités cérébrales. Cependant, la plupart des activités humaines nécessitent en fait la coopération des deux hémisphères. Les échanges souhaitables peuvent être volontaires et calculés s'il y a entraînement et acceptation des talents, mais aussi automatiques et inconscients du fait de l'éducation. Les cultures occidentales ainsi que les fonctionnements sociaux prédisposent naturellement à une mobilisation du gauche aux dépens du droit.

L'analogie entre les fonctionnements intelligents de l'hémisphère gauche et de l'hémisphère droit avec la vie économique est donc aisée. Lorsqu'un financier rationnel s'associe avec un créateur intuitif... Lorsqu'un patron charismatique embauche une secrétaire rigoriste et analytique. Certains parlent de mésalliance, mais selon cette approche neuro-économique, cela représenterait plutôt une complémentarité *ad hoc*. Bien sûr, il faudra que cette union soit fondée sur le respect mutuel, l'acceptation et la complémentarité, l'humilité aussi. Elle sera alors source de richesses dans une situation d'échanges, de nourritures complémentaires et d'équilibre de fonctionnement.

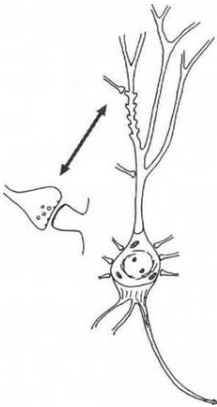


Fig. 3. Les cellules unitaires du cerveau sont les neurones, ainsi que les cellules de soutien, ou cellules gliales. Les connexions entre 2 neurones sont des synapses (à gauche sur le schéma, une synapse agrandie) où la transmission s'effectue par des substances biochimiques, les neuromédiateurs (tels que acétylcholine, noradrénaline, dopamine et bien d'autres). Les neurones comportent un corps central avec le noyau, un prolongement

principal ou axone qui transmet l'influx nerveux à conduction électrique (50 à 100 mètres par seconde) et des prolongements en arborescence ou dendrites qui reçoivent l'influx nerveux d'autres axones (quelque 10 000 connexions par cellule, celles-ci pouvant

évoluer ou se modifier selon les besoins, d'où la grande plasticité du cerveau).

Le corps calleux pouvait être déjà compris à partir des observations en pathologie dès avant les années 60 : ce sont les syndromes dits de déconnexion calleuse (c'est-à-dire par défaut de développement de cette structure ou par lésion cérébrale située à cet endroit).

Les travaux de Sperry, qui furent réalisés entre 1961 et 1981 à l'Institut de Technologie en Californie, ont contribué à faire connaître son rôle plus précisément.

Les techniques utilisées furent :

- expérimentation chez le chimpanzé (« split brain » ou section du corps calleux) ;
- commissurotomie (section des commissures, fibres reliant une structure à une autre, en l'occurrence ici section du corps calleux), et étude de tels patients dits « split-brain » (patients épileptiques rebelles à toute thérapeutique médicale, ou psychotiques graves).

La première eut lieu en 1962. Chez ces patients qui subirent ces interventions, les crises épileptiques se raréfient et diminuent en intensité, ou l'état psychotique s'amenuise. Il est alors rarement noté des gestes contradictoires entre la main droite et la main gauche indiquant une absence de collaboration des deux hémisphères. Le plus souvent il faut des circonstances particulières de laboratoire dans l'utilisation séparée des deux mains pour mettre en évidence cette moindre coordination entre les hémisphères (actuellement, cette intervention est pratiquement abandonnée).

Chez les patients « commissurotomisés », on aurait pu s'attendre à ce que chaque hémisphère se comportât de façon tout à fait indépendante. Mais ce ne fut pas le cas.

Malgré cette déconnexion majeure des deux hémisphères, il semble que le cerveau soit toujours capable d'assurer les activités propres à chaque hémisphère, avec un certain degré d'intégration et de coordination. Autrement dit, tout se passe comme si les sujets avaient un comportement normal, en dehors des épreuves

particulières de laboratoire qui mettent leur déficience en évidence. Le corps calleux serait-il inutile, ou plutôt sous-utilisé ?

Comment expliquer ce paradoxe ?

La section du corps calleux n'interrompt que les fibres allant d'un hémisphère à l'autre dans la partie superficielle. Les échanges entre les deux hémisphères semblent alors continuer au niveau des structures cérébrales profondes.

Nous avons encore ici des ressources inconnues qui se mettent en contact dès que nécessaire. Ceci ressemblerait aux systèmes de communication formelle et informelle dans les organisations. Si le circuit direct est coupé du fait des informateurs (managers jouant de leur pouvoir par rétention d'information par exemple) les circuits indirects se mettent en place immédiatement. C'est « radio-moquette », ou « radio-potins » selon les expressions de chacun... Ces informations indirectes seront plus floues, moins utiles ou pratiques mais seront toujours une nourriture pour notre cerveau.

Au niveau cérébral, cette transmission « de secours » est cependant limitée à des informations peu élaborées, comme l'orientation de l'attention dans l'espace. Chaque hémisphère, dans ces circonstances, reste essentiellement non informé du fonctionnement élaboré de l'autre. Dans cette situation, l'habitude l'emporte sur la volonté de poursuivre sa croissance cérébrale. Ainsi le corps calleux apparaît-il indispensable au fonctionnement global de notre cerveau. Pourrait-on penser, avec toutes ces informations, qu'en situation normale, les échanges entre les deux hémisphères par le corps calleux ne soient pas, en général, développés au maximum chez les individus. Si l'on souhaite passer à une dimension supérieure et accéder à des potentialités cérébrales utiles et pratiques, nous devons, comme pour assurer notre souplesse physique, pour entretenir notre corps, rester « jeune » sur le plan des neurones, nous exercer et exploiter cette pédagogie de la performance cérébrale.

La science nous apporte les preuves que certaines zones du cerveau entrent en maturation en fonction du temps, des époques de notre vie ou de nos besoins physiques ou intellectuels.

Une étude publiée dans la revue américaine, *Annals of Neurology* (juillet 1993), suggère que le corps calleux est la partie du cerveau qui met le plus de temps à arriver à maturation.

Aussi longtemps que la mentalisation s'épanouit chez l'homme, au moins jusqu'à l'âge de 25 ans, on observe une augmentation de sa taille, appréciée à l'imagerie par résonance magnétique (J. PUJOL & coll., étude effectuée à Barcelone). Dans ce constat physiologique, n'oublions pas que notre contexte occidental favorise la « musculation » de l'hémisphère gauche, ce qui pourrait freiner la mise en performance optimum du cortex et donc de nos capacités. Il faut garder en mémoire que la stimulation des connexions entre les deux hémisphères, que nous proposons par nos pédagogies, sont à même de développer les potentialités de votre cerveau. Il est nécessaire d'être prudent sur les méthodes et les textes que nous pouvons rencontrer régulièrement et qui prétendent faire travailler l'hémisphère droit, ou qui revendiquent plus de créativité ou d'intuition en opposition à un trop plein d'hémisphère gauche. Cette façon d'opérer risquerait d'être un nouveau déséquilibre. La performance mentale, la dynamique cérébrale telle que nous la vivons au quotidien, impliquent une mise en activité globale du cerveau.

C'est un travail d'échanges entre les deux hémisphères, et non un travail d'opposition comme le fait la pédagogie classique, l'économie, la politique et la gestion sociale habituelles. Notre pédagogie réalise un équilibre, des « retrouvailles » créatives, une alliance et un mariage du meilleur de chacun des hémisphères.

Une étude scientifique parue dans *Neuro Report* de mai 1995 confirmerait d'ailleurs notre approche neuro-économique à propos de la femme dans ses capacités à exploiter plus aisément que l'homme les échanges et les interactions entre l'hémisphère gauche et l'hémisphère droit. Elle semble, en effet, révéler que la femme disposerait en son cerveau d'un corps calleux naturellement plus développé que celui de l'homme.

Les effets en seraient les suivants : plus grande interconnexion des hémisphères et meilleure exploitation globale du cerveau. D'où la capacité à utiliser avec facilité, par exemple, l'intuition et la logique, la rationalité et la créativité, la confiance et le contrôle... L'intuition et l'analyse se complèteraient-elles donc ici avec grâce, tout comme l'esthétique et le rationnel qui lui confèreraient des capacités particulières ? Certainement, mais il serait trop réducteur de s'en arrêter à des schémas types, puisqu'en fait les interactions cérébrales sont impossibles à évaluer.

Tel un mouvement perpétuel, une fois les « réflexes » cérébraux acquis, sauf contexte défavorable, elles devraient demeurer et continuer d'apporter chaque jour leur lot de bénéfices vitaux. Est-ce pour cela que les femmes se plaignent souvent du manque de maturité ou d'évolution des hommes ? Est-ce également pour les mêmes raisons neurologiques que les femmes peuvent à la fois gérer leur maison, leur travail, l'éducation des enfants et le décor de la maison ? Faudrait-il d'autres constats pour que les hommes puissent croire en ces capacités ? Les découvrir, les accepter, les pratiquer, tout cela permettra aux mondes économique et politique et au plus grand nombre d'en tirer profit.

Après tous ces constats porteurs de résultats, nous en arrivons à évoquer l'approche neurophysiologique de l'inconscient. Ceci rapproche la neurologie de la psychologie pour laquelle nous savons que l'existence d'un inconscient n'est plus à démontrer.

Cela peut vous paraître étonnant d'expliquer l'inconscient, et pourtant !

En descendant dans les profondeurs du tronc cérébral, nous constatons que :

1. L'éveil et l'attention sont subordonnés à une structure très en profondeur. Or c'est l'hémisphère droit qui est le plus en jeu pour gérer la réactivité et l'attention soutenue, ce qui permet de stimuler ensuite notre motivation. Une étude indique même que l'hémisphère gauche s'endort en premier ! Devons-nous alors penser que trop de travail sur l'hémisphère gauche nous endormirait et altérerait nos capacités ? L'alternance veille-sommeil est conditionnée par des rythmes neurobiologiques de certaines régions du tronc cérébral.

Or les circuits neuronaux semblent ici inter-réagir par système analogique, tel que la psychologie le rapporte pour le rôle des symboles, notamment dans les rêves et l'imagination provoquée.

2. Les états dits « hypnoïdes » ou de conscience modifiée (proches du sommeil car le sujet reste éveillé), comme en relaxation, sophrologie ou méditation, offrent une moindre résistance du conscient et un fonctionnement positif de certaines dispositions comme la rationalité qui, en état normal ou de stress, auront tendance à être négatives, et

conduisent à une plus grande ouverture à l'inconscient, d'après les pratiques psychothérapeutiques actuelles (je signale les travaux du psychologue Allan Schore en Californie, qui avance que l'hémisphère droit est dominant en ce qui les concerne). Ces états sont caractérisés par une déconnexion partielle des stimuli extérieurs, avec possibilité d'une meilleure concentration intérieure. La respiration est plus lente : des modifications des paramètres physiologiques ont lieu et sont le reflet d'une interaction en profondeur. Ils favorisent la créativité et le recours aux symboles. Est-ce donc un réveil de l'hémisphère droit et un « endormissement » du gauche, ou bien l'activation de plus grands échanges qualitatifs entre les deux ? Il semblerait que cette dernière hypothèse soit à retenir.

Signalons pour notre propos l'ouvrage du cancérologue et Professeur Lucien Israël (*Cerveau droit, Cerveau gauche. Cultures et civilisation*, Paris, Plon, 1995). Il confirme en tous points ce que notre travail et nos méthodes apportent à nos clients depuis plus de 30 ans.

Il est vrai que notre originalité est de réaliser des actions pratiques en entreprises ou pour des particuliers, ce qui nous permet, outre des résultats, une certaine expérience démontrable. Comme par nous, cet ouvrage souligne de façon pertinente l'aspect « cerveau droit ».

Ainsi la science en est-elle venue, à l'aide de nombreuses études psychologiques complémentaires, à proposer des modes de fonctionnement, des capacités différentes pour les hémisphères gauche et droit.

Mais le constat ne suffit plus à l'heure actuelle et il nous semble indispensable de passer à l'action de façon pragmatique et mesurée.

Notre culture y est pour beaucoup dans nos modes de fonctionnement actuels, comme le confirment bien des ouvrages, (par exemple, celui de J.-L. Juan de Mendoza, *Un cerveau - Deux Hémisphères*, coll. « Dominos », Paris, Flammarion, 1995 ; ou encore, parmi tant d'autres, ceux qui évoquent entre 1996 et 2016 cette ouverture culturelle sous le terme de « révolution du cerveau » en anglais : de Marilyn Ferguson au Dr Evian Gordon).

Même si l'homme est naturellement prédisposé à la large utilisation du langage pour communiquer, le contexte rationaliste et la culture écrite, surtout en Occident, a parfaitement privilégié un comportement cérébral intellectuel gauche avec les conséquences que cela suppose comme nous le voyons sur le plan vital et économique.

Combien de temps prendra cette prise de conscience, comment faudra-t-il informer et enseigner cette nouvelle compréhension de l'individu et de la vie ? Nous allons sans doute revivre les résistances et les querelles de « chapelles », les refus ou les engagements à 300 %.

À moins... que chacun d'entre nous ait l'humilité de regarder, d'écouter, d'essayer... d'accepter et de s'accepter.

Face à ce déséquilibre, il est souhaitable de retrouver l'harmonie, par l'unification des potentialités dans le sens d'une complémentarité épanouissante, et non d'une opposition comme le monde économique nous l'offre bien trop souvent avec des certitudes savantes reposant sur des raisons rationnelles.

Le cerveau... on n'a pas fait mieux depuis la création de l'homme !

Les neurosciences ont pour effet de rapprocher le domaine du cerveau, objectif, et celui de la psychologie, subjectif. Or, les notions de quantitatif et de qualitatif ne s'excluent pas. Derrière la fausse apparence de « dominance » hémisphérique gauche se profile ce qui relève de l'être, de la vie profonde, voire de la foi. Certains n'ont-ils pas écrit que l'hémisphère droit serait concerné par la spiritualité ? En tout cas, au-delà de ces décryptages physiologiques du cerveau – allant jusqu'à mettre en évidence la dignité intrinsèque de tout être humain, doté d'une créativité qui reste, hélas, trop souvent enfouie, capable d'être « co-créateur » en vue du Bien commun –, la merveille qu'est notre cerveau laisse entrevoir cette plus grande merveille que représente notre conscience avec son libre-arbitre ainsi que sa capacité d'aimer et d'être aimé, voire d'adorer son Créateur...

COURRIER DES LECTEURS

De M. J.-F. Péroteau (Bordeaux)

Les réflexions du père Bruckberger sur l'inégalité m'ont aussi donné à réfléchir en qualité de biologiste. La loi naturelle, c'est l'inégalité. La vie n'est possible que grâce aux complémentarités que permettent les inégalités. Or deux choses complémentaires sont, avant tout, différentes. En effet, deux choses égales ne peuvent être complémentaires, elles sont côte à côte et ne participent pas à la grande symbiose de la vie¹.

On parlera de l'égalité des droits, de l'égalité devant la loi, de l'égalité des chances. Mais les hommes possèdent des capacités naturelles différentes ; les uns sont faits pour tel métier, les autres pour tel autre !

Le monde vivant des végétaux et des animaux est fait de milliers d'inégalités qui vont permettre des milliers de complémentarités ; des variétés d'abeilles pour des variétés de miels, grâce aux milliers de variétés florales.

L'égalitarisme nie l'altérité, la différence ; en les niant, il porte atteinte à la liberté. L'égalitarisme, c'est le nivellement. Avec l'abolition imposée de la hiérarchie naturelle, c'est l'ordre naturel qui est perturbé, la liberté diminuée. L'égalitarisme est le masque de l'envie, de la jalousie. Mais on ne trouvera l'égalité parfaite que dans les cimetières. (Et encore...)

Parlons de Jean, le disciple bien aimé, la figure de l'inégalité ; sa nature est bien analysée par le frère David Perrin o.p. : « Notre époque démocratique peine à accepter l'inégalité. Inégalité, pour nous, rime forcément avec injustice ! Gare aux branches qui dépassent [...] Jean, le premier de la classe ; celui qui comprenait toujours mieux que tout le monde, qui reposait sur

¹ Ndlr. L'égalité aurait un sens entre deux êtres identiques. Mais ce cas de figure ne se rencontre nulle part dans la Création : il n'existe pas deux feuilles d'arbre ou deux galets identiques. Même les jumeaux ne sont pas identiques à 100%. Même la dépersonnalisation des hommes en les désignant par leur seul numéro matricule revient à avouer qu'ils sont différents.

la poitrine du maître [...], qui fut le premier arrivé au tombeau, le premier à croire ! Toujours le premier... Jean est la figure de l'inégalité, mal aimé des hommes, mais bien aimé de Dieu. Les faveurs que certains reçoivent ne sont pas que pour eux, mais aussi pour les autres ! Qu'il y ait des bien-aimés ne signifie pas que les autres soient des mal-aimés : quand Dieu donne à l'un, c'est le bien de tous qu'il vise. Les uns profitent des talents naturels et surnaturels des autres. Ceux qui ont reçu des dons supérieurs aux autres ont pour mission de faire profiter la communauté de leurs talents. Apprenons avec Pierre à ne pas désespérer si l'un de nos frères nous devance. Soyons-lui, au contraire, reconnaissant de nous ouvrir la voie et de nous introduire là où il est parvenu avant nous². »

De M. Christian Duchesne (Nouvelle France)

« Sur la soi-disant « intelligence artificielle », qui n'est pas de l'intelligence mais une puissance de calcul et d'accumulation de données, je vous conseille de regarder la courte vidéo suivante :

<https://youtube.com/watch?v=7nuVoFOyAuc&t=49s>

Ce que l'auteur affirme est exactement ce que j'affirmais à propos de l'IA depuis Deep Blue et le champion du monde d'échecs Kasparov, en 1997. Voici mon commentaire mis sous la vidéo : « Merci pour votre excellente vidéo ! Concernant Deep Blue et Kasparov, peu de gens savent qu'il y avait une trentaine d'ingénieurs et d'experts aux échecs, qui supervisaient les coups de Deep Blue... Donc, cette histoire de Deep Blue qui bat Kasparov est un leurre destiné à conforter les peuples dans l'idée que la machine est supérieure à l'Humain. En effet, comme vous l'affirmez, pour calculer la supériorité d'un élément sur un autre, il est nécessaire de tenir compte de TOUS les paramètres.

² David PERRIN, o.p., in *Bulletin du Rosaire*, n° 786, mars 2023, 20, rue des Ayres, 33 000 Bordeaux.

Or, justement, le paramètre de la puissance consommée (des milliers de kilowatts contre quelques watts) détruit définitivement le très perfide mythe de la supériorité de la machine sur l'Humain. L'ingénieur John von Neumann³ avait d'ailleurs bien démontré, par sa tentative des « automates autorépliquables », que jamais rien ne dépasserait l'Humain. »

Enfin, l'abandon par les constructeurs de la voiture automatique de niveau 5 (capable de bien réagir dans toutes les situations) montre que seul l'homme est capable de créativité face à l'imprévu. J'ajouterais encore, pour ma part, que le mythe de la supériorité de la créature sur le Créateur est le pire sophisme qui puisse exister. »

*

*

*

³ Mathématicien et logicien génial né en Hongrie ; surdoué – à 6 ans, il parlait en grec ancien avec son père – et doté d'une mémoire prodigieuse, János Lojas (en hongrois) NEUMANN (1903-1957) est considéré comme le « père » de l'informatique.

Soubassement

Michel Vienne

L'Ancien Testament est pour le Nouveau
Tel un soubassement pour une basilique.
Seuls les esprits revêtus d'humilité
Peuvent y puiser la science et la sagesse.

Ils en connaissent les sentiers de vérité
Et les points d'eau sous les sables sibyllins.
Protégés par l'Esprit Saint, ils en reçoivent
La savoureuse et divine quintessence.

L'essor de l'imprimerie les rendant libres,
Des esprits grisés par l'encre et le papier
Pris d'une passion pour le soubassement,
S'octroient d'y aller et venir à leur gré.

Captivés par des mirages scripturaires,
Investis du mépris de la Tradition,
Ils se font des recoins dans le clair-obscur
Pour leur opinion rétive à la Lumière.

Pas de basilique sans soubassement,
Promesse divine du Jour à venir.
Obscur et fermé à l'impie qui doit craindre...
Y séjourner trop longtemps est redoutable.

Seule la basilique reçoit le Jour !

(Le Touquet, 12 novembre 2022)

Bulletin d'adhésion et d'abonnement

*À retourner au CEP, Cidex 811, 16 rue d'Auxerre,
89 460 Bazarnes (France)*

Tél. : 03 86 31 94 36 – Courriel : s.cep@wanadoo.fr

Nom : _____ **Prénom :** _____

Adresse : _____

Code postal : _____ **Ville/Pays :** _____

Courriel : _____

Verse sa cotisation annuelle : ☐ Membre actif : 30 €
☐ Membre sympathisant : 10 €

S'abonne à la revue *Le Cep* :
☐ Abonnement France : 35 € ☐ Autres Pays : 40 €
☐ Abonnement de soutien : 50 € ☐ Étudiant, chômeur, etc. : 20 €

Fait un don de : €
☐ Reçu fiscal demandé

Soit au total la somme de €

Règlement à l'ordre du CEP par :

☐ Chèque en euros tiré sur une banque établie en France ou sur CCP
☐ Virement sur le CCP du CEP (n° 4 719 68 J, Centre : Châlons
(en précisant l'objet du versement)

IBAN : FR53 2004 1010 0204 7196 8J 02 372 BIC : PSSTFRPPCHA

☐ Mandat postal international
☐ Carte de crédit ou PayPal, sur le site le-cep.org